

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 11.

JEUDI, 16 MARS 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

LES PENSÉES D'UNE REINE

Nous ne savons guère de lecture plus fastidieuse que celle de ces recueils de pensées faits à l'imitation des sentences de Pascal ou de Larochehoucault. En général, ce genre de littérature sent le pédantisme, l'affectation et le marivaudage. Nous nous déions toujours de ces enfilades de pensées qui le plus souvent n'évoquent aucun souvenir, n'amène aucune réflexion.

Piqué par la curiosité du titre : *Pensées d'une Reine*, nous avons parcouru les pages qui les portaient, pour voir quelles idées pouvaient bien remplir l'esprit d'une souveraine de nos jours. C'était une jeune qui tenait la plume : la reine Elizabeth de Roumanie, née princesse de Wied. Nous avons été agréablement surpris, car ce ne sont pas des banalités ordinaires, et nous voulons faire partager à nos lecteurs le charme que nous avons pris à cette lecture.

Ecrites en allemand, ces pensées ont été rendues en français par la reine elle-même, à la demande d'un écrivain français, M. Louis Ulbach. On constatera qu'elle aurait bien pu les écrire tout d'abord dans notre langue. Ces pensées sont empreintes d'un cachet de mélancolie qui nous ferait croire que la jeune reine connaît les tristesses de la vie. Hélas ! il ne serait pas exact de dire : Heureuse comme une reine. L'histoire est là pour nous montrer leur vie semée d'infortune et de cuisantes épreuves. Et pour ne parler que des souveraines de nos jours ! Qui ne s'est pas apitoyé sur le sort de la reine de France, Marie-Amélie, de l'impératrice Eugénie de la reine de Naples et de la veuve de Maximilien, l'infortunée Charlotte, qui a payé de la perte de sa raison la gloire d'avoir été un instant la reine du Mexique.

Avant de citer ces pensées, faisons connaître le royal écrivain par quelques détails biographiques empruntés à M. Ulbach. Elevée dans la petite principauté allemande de Wied, elle a reçu, sous la direction d'une mère intelligente, l'instruction la plus complète. Elle était la vivacité, la gaieté d'un intérieur que la maladie assombrissait. Le prince son père est mort de la poitrine ; le plus jeune de ses frères, qui aurait dû être son compagnon de jeux, languissait, avant de mourir, à côté d'elle. Elle apprit à soigner, à consoler avant d'avoir souffert par elle-même. La princesse de Wied avait fait construire une métairie où elle venait de confiner, d'élever, de guérir l'enfant malade. Les deux jeunes princes et leur sœur y passaient leur temps à travailler la terre, et la belle reine aurait pu être représentée à douze ans récoltant les pommes de terre, le maïs ou tirant le lait.

Cet appétit agreste dans une intelligence si raffinée, cette science du village dans une princesse qui sait toutes les langues, et qui a su d'abord les langues anciennes,

avant d'apprendre le français, à Paris, aux cours continués de l'abbé Gautier, n'est pas un des moindres traits de cette physionomie.

Son caractère a, dans sa franchise, gardé de cette saveur champêtre. L'enfant était mutine ; la femme a une volonté immuable.

Comme elle avait cinq ans, on voulut un jour la faire poser pour un portrait ; on épuisa toutes les raisons de la maintenir tranquille. Il fallut qu'on attendit son bon vouloir. Mais quand elle se résolut à l'immobilité, elle se raidit si fort, qu'au bout de cinq minutes elle tomba évanouie.

Dans ce temps-là, et depuis, elle rêvait de devenir maîtresse d'école. Je lui ai entendu répéter, dit M. Ulbach, qu'elle avait la vocation d'instruire. En effet, elle enseigne sur le trône, par l'exemple.

La princesse de Wied a épousé le roi Charles de Roumanie. Celui-ci, respectant les goûts de sa femme, a fait bâtir, en arrière de Sinaia et plus haut que toutes les hôtelleries, en pleine forêt, un très beau château, aux allures romantiques. Déjà il a installé, tout près de là, un rendez-vous de chasse élégant, où la reine s'est arrangée une mansarde artistique, avec tout ce qu'il faut pour peindre des miniatures, pour penser et pour écrire. Un petit ours apprivoisé, mais prudemment attaché, gambade devant ce chalet de la méditation. Un ruissellet, qui se donne des airs importants en hiver, sert d'abreuvoir à cet ourson courtisan, et rappelle peut-être parfois à la reine que, quand elle était jeune elle, courant, les cheveux au vent, dans la forêt qui domine le château paternel, sa mère l'appelait : "son torrent de montagne." C'est de ce chalet que devraient être datées bon nombre de pensées qui vont suivre et que se sont envolés quelques-uns des poèmes, édités en allemand, sous le pseudonyme, aujourd'hui trahi, de *Carmen Sylva*.

Notre auteur est un peu connue avec ses goûts et son caractère. Voyons d'abord ce qu'elle pense des femmes ; il va sans dire qu'elle est généreuse pour son sexe. C'est son droit. Du reste, si elle attend que le sexe laid en fasse l'éloge, elle attendra trop longtemps. On dit que la reine de Roumanie aime la solitude, et déteste le bruit du monde et ses plaisirs décevants. Elle n'aime pas plus que de raison les femmes qui y prennent part, si nous en croyons cette pensée :

La femme du monde reste difficilement la femme de son mari.
Cette reine cache un moraliste. Bourdaloue n'aurait pas mieux dit.
Voici la suite de ses pensées sur la femme :
Les femmes combattent surtout dans leurs enfants les défauts de leur mari et ceux de sa famille.
Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.
Les hommes étudient la femme comme ils étudient le baromètre ; mais ils ne comprennent jamais que le lendemain.
Si vous doutez de la vérité d'un sentiment, adressez-vous à une femme éclairée ; elle les connaît tous.

C'est lorsqu'elle mêle une pointe d'ironie à sa pensée qu'elle nous paraît surtout écrire comme un écrivain de race. Voyez ces deux pensées :

Souvent la vertu de la femme doit être bien grande, puisqu'elle doit suffire pour deux.
C'est par égoïsme que les hommes ont fait des lois plus sévères pour la femme, sans se douter que par là ils l'élevaient au-dessus d'eux.

De nos jours surtout, les reines règnent mais ne gouvernent pas. La reine de Roumanie n'échappe pas à la loi commune. Cette exclusion du gouvernement ne l'a pas tellement éloignée de la politique qu'elle en ignore les secrets ; au contraire, elle semble les connaître comme un vieux diplomate. Elle l'a tellement pénétré, qu'elle en a la plus mauvaise opinion comme tous ceux qui y ont été beaucoup mêlé. Elle est très amère sur ce sujet :

La foule est comme la mer : elle vous porte et elle vous engloutit selon le vent.

Oyez le terrible coup qu'elle porte aux femmes qui se fourvoient dans la politique : on dirait qu'elle a ici pensé à Louise Michel :

Les femmes qui se mêlent de politique sont des poules qui se font vautours.

La haute politique se compose de petites choses formant des échelons pour monter.

La politique ressemble au désert : un coup de vent forme une montagne énorme et les mirages y sont fréquents et dangereux.

D'une phrase, elle fait voir la raison qui rend les cours si ennuyeuses :

La contradiction anime la conversation : voilà pourquoi les cours sont si ennuyeuses.

La bêtise se met au premier rang pour être vue ; l'intelligence se met en arrière pour voir.

Voici maintenant quelques pensées sur différents sujets :

Un être borné ne dit jamais : "je suis une bête." La timidité naturelle lui fait craindre d'avoir raison.

Vous ne pouvez être spirituel que lorsque ceux qui vous entourent le sont aussi. Le coq a beau chanter aux canards, ils ne l'entendent pas.

La connaissance du monde et de la mer se gagne dans la tempête, mais dans les yeux du marin, on voit le reflet de la mort qu'il a souvent bravée.

A méditer la pensée que l'on va lire. Quel excellent conseil elle porte aux grands hommes, qui le sont surtout pour eux-mêmes :

Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres.

Dans celles qui suivent, elle résume d'une façon concise et élocuente la ligne de conduite à suivre :

Il n'y a qu'un bonheur : Le devoir.
Il n'y a qu'une consolation : Le travail.
Il n'y a qu'une jouissance : Le beau.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais ce travail nous entrainerait trop loin. Nous en avons mis assez sous les yeux de nos lecteurs pour montrer que l'auteur des *Pensées* porte une couronne littéraire qui brille d'un éclat plus vif et plus durable que son diadème de reine de Roumanie.

A.-D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE, 5 Février 1882.

Nous avons dit adieu hier aux derniers vestiges de l'hiver. La bordée de neige qui nous enveloppait à notre départ de Washington, n'avait guère dépassé la frontière de la Virginie. A mesure que nous descendons vers le sud, la température s'adoucit sensiblement. Dans la Caroline du Nord, à peine quelques traces de neige dans les sillons et sur les talus de la voie ferrée. Un coup d'œil sur Richmond, sur Wilmington, en face de l'océan, sur Charleston et sur Savannah, et nous voici aux confins de la Georgie. L'aspect de ces vastes contrées est partout à peu près le même : immenses plaines ombragées de forêts de pins, d'une espèce différente des nôtres, entrecoupées çà et là de savanes ou de prairies ouvertes à la culture du maïs, du coton et de cet excellent tabac de la Virginie et des Carolines, dont l'arôme chatouille si agréablement l'odorat des fumeurs ; dans les éclaircies des grands bois, quelques cases de nègres construites à la manière des *log-houses* de nos *squatters*, et d'où s'échappe une légère colonne de fumée ; de temps en temps un village gai et propre dont la silhouette se dessine en relief sur le bleu du ciel et sur le fond des hautes futaies qui l'encadrent ; à chaque station une nuée de noirs et de mulâtres, flâneurs et loquaces, toujours prêts à rire comme pour montrer l'émail immaculé de leurs dents. Parmi ces groupes, les blancs font l'exception ; évidemment ces états, aussi bien que la Louisiane, marchent vers l'africanisation. Ajoutez à ce tableau de riches habitations de planteurs, à double étage, avec leurs larges galeries couvertes, leurs gracieuses verandas, où s'étalent des plantes exotiques et d'où pendent des festons de lierre, de vigne et d'autres plantes grimpantes ; faites circuler autour de ces somptueuses demeures leurs fiers et nonchalants propriétaires avec tout un peuple d'esclaves, devenus d'insolents serviteurs, et vous aurez une vue à vol d'oiseau de ces quatre états de l'Union que nous

avons traversés à toute vapeur avec l'intention d'y faire étape au retour.

À huit heures du matin, le train entre à la gare de Jacksonville et l'omnibus nous dépose, tout poudreux, harassés et affamés, devant le grand hôtel *Everet*, situé en face de la rivière Saint-Jean. Jacksonville n'est qu'une petite ville américaine, sans âge et sans physiologie, dont les voyageurs évitent l'ennuyeux séjour. Les vapeurs qui remontent la rivière Saint-Jean fument déjà dans le port et quitteront le quai à 9½ heures a.m. Nous n'avons que le temps de prendre un bain chez le coiffeur du coin pour nous reposer des fatigues de huit-cent-cinquante milles de chemin de fer. Un petit sauvage Cherokee, aux longs cheveux plats et noirs de geai, aux regards vifs et profonds, qui a quitté le tomahawk et la flèche de ses pères pour prendre le rasoir et le peigne, nous fait en un tour de main un bout de toilette ; nous prenons un bon déjeuner à la fourchette, à l'hôtel, où l'on nous écorche comme savent faire des voleurs de grands chemins, et nous sommes à bord du bateau le *Sylvester*, le plus vite des deux vapeurs qui font le trajet entre Jacksonville et Tocoï. Ces vapeurs sont encombrés de voyageurs ; tous deux se font concurrence, et engagé au départ une course effrénée. L'eau bouillonne sur leurs flancs en vagues blanches et furieuses. Sur les traits des voyageurs, on lit une anxiété bien légitime. De fait, l'ingénieur chauffe la machine à la faire sauter.

—On fait des lois pour protéger les animaux, dit en souriant notre voisin de gauche : je ne vois pas pourquoi on ne garderait pas un peu de cette pitié pour le pauvre monde !

Heureusement, pour notre sécurité, que le *Sylvester* devance promptement son antagoniste et met fin à cette course insensée.

Avez-vous monté ou descendu l'Ottawa par une rayonnante et tiède journée de juillet ou d'août, sous un ciel clair et transparent, à l'heure où la brise matinale vous apporte les senteurs balsamiques qu'elle enlève aux écorces des grands arbres ? Alors vous avez une idée de l'aspect que présente la rivière Saint-Jean et de la délicieuse promenade dont nous jouissons. Ce sentiment de jouissance et la sensation de bien-être que nous éprouvons à nous chauffer, comme des lézards, aux rayons de ce beau soleil floridien, redouble d'intensité, lorsqu'en fermant les yeux, nous nous transportons en esprit à Montréal ou à Québec et que nous songeons aux tourbillons de neige qui vous enveloppent et aux tempêtes de vent qui vous glacent jusqu'à la moelle des os.

Lorsque l'exubérante péninsule de la Floride, avec son ciel et son climat italien, ses eaux transparentes comme le cristal, sa végétation tropicale, ses océans de verdure, apparut pour la première fois aux regards des Européens, ils en éprouvèrent un tel enchantement qu'ils y placèrent en imagination la Fontaine de Jouvence. Il est impossible, en effet, de contempler certaines scènes de cette incomparable nature, de se laisser glisser, par exemple, sur les eaux de la Fontaine d'Argent, ou de la Walkulla, sans se sentir transporté dans un monde féérique. Les eaux sont tellement diaphanes qu'on se croirait suspendu au milieu des airs ; les ombres qui descendent du ciel se reflètent dans leurs profondeurs avec des nuances d'un incroyable éclat ; tandis qu'une avalanche de lumière inonde les pointes des rochers et toutes les saillies du feuillage, enveloppant chaque objet d'un nimbe d'or, de pourpre ou d'argent. Il n'est pas surprenant qu'on ait attribué à de pareilles retraites, alors enveloppées du prestige de l'inconnu, des prérogatives mystérieuses, certaines facultés régénératrices destinées à rajeunir ceux qui viendraient s'établir sur ces bords et se plonger dans ces eaux.

Sur les frontispices de tous les *time-tables* qu'on étale dans les gares des différentes routes qui mènent vers le sud, on ne manque jamais de mettre en avant-scène une demi-douzaine d'alligators, aux proportions énormes, qui semblent prêts à se jeter, la gueule ouverte, sur le pont des steamboats. Le touriste naïf qui se laisse prendre à ces amorces est singulièrement vendu quand il se voit en face de la réalité. Pas le moindre alligator ne nous a fait la politesse de se montrer le bout du nez sur tout le parcours de la rivière Saint-Jean jusqu'à Tocoï. Le fait est qu'ils sont devenus très rares et très farouches depuis qu'on leur fait une chasse à mort pour tirer profit de leurs peaux et de leurs dents de fer. On fait des objets d'utilité et de luxe. Les alligators ne se voient guère plus que dans l'intérieur de la Floride, vers les sources de la rivière Saint-Jean.

À une heure et demie p. m., le *Sylvester* accoste le quai de Tocoï sur lequel un train de chemin de fer attend les passagers. En une demi-heure, nous avons franchi les quinze milles qui nous séparent de Saint-Augustin par une route frayée entre les chênes verts, les pins, les cèdres rouges, les magnolias, et bordée de lataniers dont les gracieux éventails se balancent allégrement au souffle de la brise.

Êtes-vous artiste ? Avez-vous, du moins, le sentiment de l'art ? Votre âme est-elle attirée vers les conceptions idéales ?

L'artiste est un être privilégié qui est doué d'une seconde vue, qui découvre dans les chefs-d'œuvre de la nature ou dans les créations du génie des beautés que

le vulgaire ne soupçonne pas. Il s'élève à des hauteurs, il habite un monde, il éprouve des jouissances inconnues aux autres hommes. Le paysan qui fait paître son troupeau au pied de ruines séculaires, et qui s'endort, la nuit, en regardant des rayons de lune ou d'étoiles jeter un manteau de lumière et de poésie sur des arcades croulantes, ne sent rien s'éveiller dans sa pensée. Survient l'artiste et le poète : un éclair d'inspiration s'allume dans leur regard. L'un tire ses pinceaux, l'autre saisit sa lyre, et la nature et l'art ont leurs interprètes.

Quelle race de paysans que ce peuple américain ! Vous figurez-vous un poète habillé en Yankee ? Et les créations de leur mercantilisme, leurs villes alignées au cordeau, leurs pâtés de maisons, avec cette architecture grotesque, prétentieuse, qu'ils ont créée à leur image, et les gouaches étalées partout sur cette terre classique du badigeon et du clinquant ; concevez-vous rien de plus prosaïque, de plus béotien, de plus antipathique à l'art et à la poésie ? Bien entendu que nous ne parlons ici que de la masse de ce peuple que l'on coudoie à l'angle de toutes les rues, qui inonde les deux hémisphères ; car nous n'ignorons pas qu'il existe aux États-Unis une classe aussi distinguée que celle-ci est vulgaire, une aristocratie de l'intelligence aussi antipathique que nous à ces instincts de parvenus.

Ces réflexions nous trottaient dans la tête en parcourant les rues pittoresques, la plaza, les promenades et les ruines du fort de Saint-Augustin. Cette petite ville, qui ne compte pas trois mille âmes, est plus intéressante pour l'artiste que les grandes cités américaines : elle ne ressemble en rien à ce que l'on voit aux États-Unis. Saint-Augustin a son cachet d'antiquité, son air de cité européenne, comme notre vieux Québec. Elle a son histoire originale, mouvementée, héroïque comme la nôtre.

« L'aspect de Saint-Augustin, dit fort bien madame Beecher Stowe, est étrange, et tout à fait en harmonie avec sa dramatique histoire. Elle n'a aucune prétention à la richesse ni à la beauté architecturale ; et pourtant elle impressionne par ce je ne sais quoi qu'on ne trouve point ailleurs. C'est comme si une petite ville espagnole, toute envieux, et à moitié morte, se fût détachée des côtes d'Espagne avec sa forteresse et ses befrois mauresques, eût flotté jusqu'ici et se fût à demi ensevelie dans le sable du rivage. Ici vous rencontrez encore le chapeau à large bord, et la robe noire du prêtre, et les douces figures des religieuses qui se glissent sous les arches de leur couvent, ou défilent silencieuses comme des ombres le long des trottoirs. Dans les rues étroites et tortueuses, vous voyez passer un peuple basané, aux grands yeux espagnols, aux cheveux d'un noir luisant. Ici le courant de la vie a la quiétude indolente et rêveuse qui caractérise l'existence dans la vieille Espagne. En Espagne, lorsque vous demandez quelque chose à quelqu'un, au lieu de vous répondre comme nous : « Dans un instant, » il vous dira invariablement : « Dans une heure. » Ainsi du progrès et de l'accroissement de Saint-Augustin. Elle est là, seule, isolée, sans bonne voie de communication avec le monde vivant et affairé. »

Les principales rues étaient autrefois pavées de *coquina*, espèce de coquillage pétrifié, dont une partie est encore visible : ce parquet était si soigneusement balayé par les esclaves, que les élégantes senoras de la vieille Castille qui, jadis, donnaient le ton à la société, pouvaient circuler dans les rues sans ternir l'éclat de leurs pantouffles de satin. Aucun véhicule n'avait le droit de rouler sur le pavé et de faire monter la poussière jusqu'à l'air pur des verandas. Quelques-unes des rues sont si étroites, que des balcons qui règnent au second étage de la plupart des maisons, on peut presque se donner la main—l'ombre s'y entretient ainsi plus facilement et les courants d'air qui s'y établissent y répandent la fraîcheur.

Dans notre prosaïque et moderne Amérique, où tout semble construit de la veille, Saint-Augustin est un petit Eden pour l'artiste. Au détour de chaque rue, il se trouve en présence de quelque objet qui lui parle d'antiquité. Ici, c'est un mur lézardé et croulant, revêtu de lichen et de festons de lierre, reste d'un monastère depuis longtemps abandonné ; là, c'est un pan d'édifice dont l'usage est inconnu. Au bout de cette avenue, voici les ruines d'une des portes de la ville, avec ses deux tourelles, surmontées de la grenade emblématique et reliée à l'ancien mur d'enceinte dont les fragments se perdent sous le sol parmi une luxuriante végétation. Là-bas, tout au bord de l'océan, derrière la jetée qui protège Saint-Augustin contre l'envahissement des flots, voilà le fort San-Marco, une citadelle de Québec en miniature, moins son haut promontoire.

De tous ces lieux s'échappent, comme des volées d'oiseaux, tout un essaim d'histoires, de légendes, de scènes de mœurs espagnoles, françaises, indiennes, anglaises, américaines. Nous remplissons un volume si nous voulions vous les raconter par le menu.

La fondation de Saint-Augustin remonte à plus de trois siècles. Ce fut en 1565 que Don Pedro Menendez, un des hommes de mer les plus célèbres sous le règne de Philippe II, et l'un des caractères les plus sanglants de l'histoire d'Amérique, aborda ici avec 34 navires chargés de 2,600 personnes, dans le but d'y fonder une

colonie et d'exterminer un établissement de Huguenots, formé l'année précédente près de l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Dès qu'il eût débarqué ses colons, il marcha contre le fort des Huguenots qu'il prit d'assaut et dont il massacra la garnison avec une froide cruauté. Ce qui restait des prisonniers fut pendu aux arbres voisins, et Menendez fit mettre cette inscription au-dessus de leurs têtes : « Non comme Français, mais comme hérétiques. »

Cette atroce cruauté suscita en France un terrible vengeur. Deux ans après, un gentilhomme natif de Marsan, en Guienne, Dominique de Gourgues, officier d'une bravoure indomptable, qui avait voué une haine mortelle aux Espagnols, par qui il avait été fait prisonnier et condamné aux galères pendant plusieurs années, arma à ses propres frais deux vaisseaux et vint aborder en Floride.

Les Espagnols, pris par surprise et épouvantés d'avance du châtiement qui les attendait, se défendirent lâchement et furent tués ou capturés. Trente prisonniers furent conduits sous les mêmes chênes où avaient été attachés les malheureux Huguenots et dévorés par les vautours. Ils y furent pendus, et De Gourgues fit mettre au-dessus de leurs têtes cette inscription : « Non comme Espagnols, mais comme traîtres, voleurs et assassins. »

Le fort San-Marco, dont Menendez avait posé la première pierre, fut terminé à grands frais. « Cette forteresse m'a coûté tant d'or, disait Philippe II, que je dois la voir briller de mes fenêtres de l'Escorial. »

Aujourd'hui, désert et abandonné, le fort San-Marco passe pour le mieux conservé des ouvrages militaires de cette époque.

Il a été assiégé et emporté à plusieurs reprises : en 1586, par Sir Francis Drake, qui pilla et brûla la ville de Saint-Augustin ; en 1665, par un parti de flibustiers commandé par le capitaine John Davis. Il fut vainement assiégé en 1702, par le gouverneur Moore, de la Caroline du Sud, qui n'eût que la triste gloire d'incendier la ville.

En 1740, le général Oglethorpe, alors gouverneur de la Georgie, bombarde inutilement pendant cinq ou six semaines le fort San-Marco.

La Floride a été une colonie anglaise pendant une vingtaine d'années : elle a été cédée à l'Espagne en 1783, en échange de îles Bahama.

Ce fut en 1819 que la Floride fut transférée aux États-Unis.

Pendant la dernière guerre civile, elle a changé trois fois de maîtres.

L'avenue qui conduit du débarcadère à Saint-Augustin passe sous un dôme de verdure formé par les rameaux entrelacés d'une double rangée de chênes d'eau qui bordent la route. Au sortir de ce tunnel de feuillage vert émeraude, dont le treillis laisse glisser des rayons de soleil qui tombent, comme des balles d'or, sur le sable de l'avenue, et où se balancent au vent de longs écheveaux de mousse gris-perle, on a devant soi les premières maisons de la ville, de jolies villas, style renaissance, qui surgissent avec leurs auvents et leurs galeries couvertes, du sein d'épais massifs de verdure ; et au delà, le long ruban bleuâtre de l'océan, avec l'île Anastasie qui protège le port. Plus loin, on longe l'ancien palais du gouverneur, qui sert aujourd'hui de bibliothèque publique et de bureau de poste.

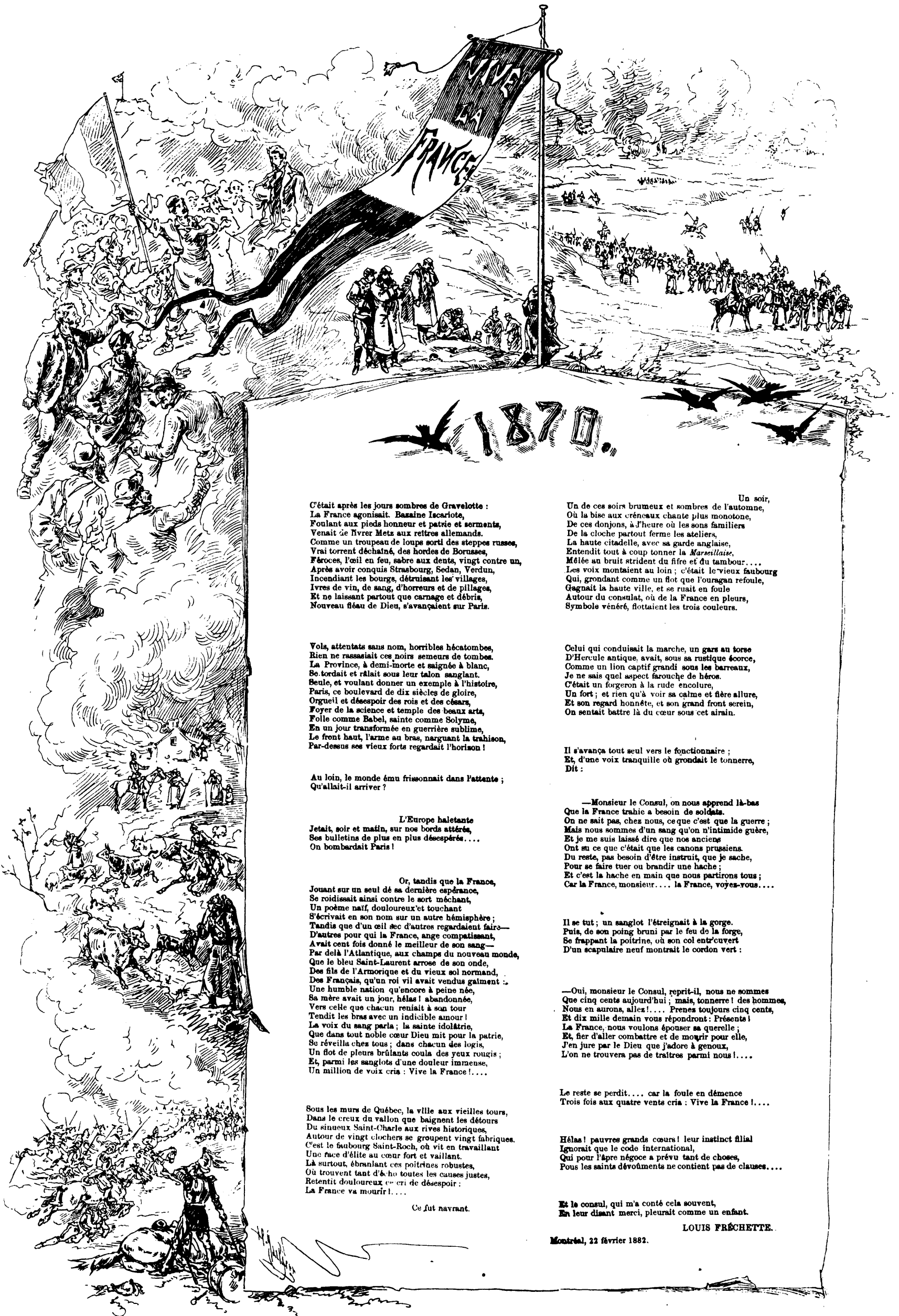
La *plaza de la Constitucion*, au centre de laquelle s'élève une colonne de marbre érigée en souvenir de la constitution libérale promise à l'Espagne en 1812, est un charmant lieu de promenade planté de chênes verts, de magnolias, de cèdres, et d'où l'on a une belle vue de la mer et du fort San-Marco.

En face, se dresse le portail original de la Cathédrale, surmonté d'un beffroi mauresque, percé de petites arcades à jour avec leurs quatre cloches et leur plateforme, d'où le sacristain sonne l'heure des offices.

Ici, comme sur tant d'autres points du globe, la France catholique a quelques-uns de ses pionniers de l'Évangile, des missionnaires infatigables et de vaillantes religieuses. Le couvent de Saint-Joseph est tenu par des sœurs françaises qui donnent l'éducation également aux petites filles noires et blanches.

Nous avons pris des chambres chez madame Sanchez, en face du restaurant de madame Hernandez, où nous prenons nos repas.

Hernandez ! Sanchez ! Une demi-douzaine de gamins, aux traits castillans, sveltes et cambrés comme les pages du Cid, la chemise ouverte et négligée, dansant un bolero sous les arcades, avec des rires de sonnettes d'argent ;—quelques bribes de dialogue espagnol emportées par un souffle de brise ;—sur le balcon d'en face, une duègne raide et compassée, assise auprès de deux senoritas accoudées à la rampe, figures expressives d'Andalouses au teint bruni, nonchalantes et fières à la fois dans leurs mouvements, auxquelles il ne manque que la mantille : qu'en dites-vous ? Est-ce assez espagnol ? Ne sommes-nous pas dans un faubourg écarté de Barcelone, ou bien dans une petite ville des Asturies ou de la Castille ? Et ce jeune Mexicain, dernier rejeton peut-être des Astecs, aux traits fins et bronzés, qui cire d'une façon si leste nos chaussures, ne serait-ce pas, par hasard, un descendant dégénéré des Maures de Grenade ou de Cordoue ?



1870.

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait. Bazaine Iscarote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux retrs allemands.
Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
Vrai torrent déchaîné, des hordes de Borusses,
Féroces, l'œil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
Après avoir conquis Strasbourg, Sedan, Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages,
Ivres de vin, de sang, d'horreurs et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vois, attentats sans nom, horribles hécatombes,
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La Province, à demi-morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.
Beule, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon !

Au loin, le monde ému frissonnait dans l'attente ;
Qu'allait-il arriver ?

L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords attristés,
Ses bulletins de plus en plus désespérés....
On bombardait Paris !

Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se roidissait ainsi contre le sort méchant,
Un poème naïf, douloureux et touchant
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère ;
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire—
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait cent fois donné le meilleur de son sang—
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde,
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français, qu'un roi vil avait vendus galement :
Une humble nation qu'encore à peine née,
Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour
Tendit les bras avec un indicible amour !
La voix du sang parla ; la sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu mit pour la patrie,
Se réveilla chez tous ; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
Un million de voix cria : Vive la France !....

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
Dans le creux du vallon que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,
Autour de vingt clochers se groupent vingt fabriques.
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.
La surtout, ébranlant ces poitrines robustes,
Où trouvent tant d'âmes toutes les causes justes,
Retentit douloureux ce cri de désespoir :
La France va mourir !....

Ce fut navrant.

Un soir,
Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne,
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
De ces donjons, à l'heure où les sons familiers
De la cloche partout ferme les ateliers,
La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour....
Les voix montaient au loin ; c'était le vieux faubourg
Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
Autour du consulat, où de la France en pleurs,
Symbole vénéré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,
Comme un lion captif grandi sous les barreaux,
Je ne sais quel aspect farouche de héros.
C'était un forgeron à la rude encolure,
Un fort ; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
Et son regard honnête, et son grand front serein,
On sentait battre là du cœur sous cet airain.

Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire ;
Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
Dit :

—Monsieur le Consul, on nous apprend là-bas
Que la France trahie a besoin de soldats.
On ne sait pas, chez nous, ce que c'est que la guerre ;
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,
Et je me suis laissé dire que nos anciens
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.
Du reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer ou brandir une hache ;
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;
Car la France, monsieur.... la France, voyez-vous....

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge.
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge,
Se frappant la poitrine, où son col ent'ouvert
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert :

—Oui, monsieur le Consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cents aujourd'hui ; mais, tonnerre ! des hommes,
Nous en aurons, allez !.... Prenez toujours cinq cents,
Et dix mille demain vous répondront : Présente !
La France, nous voulons épouser sa querelle ;
Et, fier d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
L'on ne trouvera pas de traîtres parmi nous !....

Le reste se perdit.... car la foule en démeçne
Trois fois aux quatre vents cria : Vive la France !....

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial
Ignorait que le code international,
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pous les saints dévouements ne contient pas de clauses....

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

LOUIS FRÉCHETTE.

Montréal, 22 février 1882.

Grâce à l'amitié d'une famille de Saint-Augustin, celle de madame Ve Smith, que j'ai connue, il y a une douzaine d'années, à Québec, où elle avait passé la belle saison, et dont la fille a traduit en anglais mes *Légendes* et mon *Pèlerinage au Cayla*, pour le *Catholic World*, nous sommes présentés à quelques-unes des meilleures familles de l'endroit qui nous entourent de prévenances que nous ne savons comment reconnaître.

M. de Lauréal surtout et M. Robert Bronson nous font les honneurs de leur ville avec une grâce infinie.

M. de Lauréal, vieillard presque octogénaire, mais solide comme les chênes verts qui ombragent son cottage, est un ancien officier français qui, sous la restauration, a fait la campagne de la Grèce. Créole de la Guadeloupe, il y était retourné après avoir quitté le service. Il en a été éloigné par la révolution de 1848, et il est venu, avec madame de Lauréal, abriter ses dernières années sous le ciel élément de la Floride. Sa conversation est d'un attrait que je n'essayerai pas de vous exprimer. Il a tout vu, tout observé, depuis Paris et Cadix jusqu'aux Antilles, depuis Athènes jusqu'à Boston et New-York. Ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr, il nous entretient aussi bien de science et d'art que d'affaires. Il parle aussi pertinemment des arabesques de l'Alhambra et du Généralife que de la culture de la canne à sucre et de l'herbe de Guinée ; des frises du Parthénon et du Prytanée que de la colonisation algérienne et des puits artésiens qui créent des oasis dans le Sahara ; de l'organisation de l'armée française que du haut commerce américain. Tout en nous faisant visiter Saint-Augustin et ses environs, il nous charme par cette fine causerie française qui n'a pas son égale dans le monde.

9 février.

Durant la matinée, claire et pleine du grand soleil méridional, promenade sur le yacht de M. Bronson, qui nous a invité à sortir avec lui en pleine mer et à y prendre un goûter à bord. Le yacht est une fine voile qui court sur la lame comme les dauphins que nous voyons folâtrer autour de nous. La rade est mouchetée blanc, ça et là, par d'autres voiles qui se détachent en saillie sur le fond vert-pomme de l'île Anastasie.

La brise est fraîche et vient du large ; elle fait moutonner les vagues qui déferlent avec d'étranges frissons sur le sable crayeux de la plage. Sous leurs crêtes d'écume blanche, les vagues ont, dans leurs profondeurs translucides, des reflets d'outremer et des teintes émeraude changeantes comme le caméléon. Cette nappe d'eau verdâtre au loin, avec des stries lumineuses, fait l'effet d'une immense table de malachite dont les riches miroitements rappellent ceux que vous avez peut-être admirés sur les célèbres autels de Saint-Paul-hors-des-Murs.

M. Bronson est un jeune patricien du Nord, qui n'a eu que la peine de naître pour être héritier d'une fortune et de deux superbes villas, l'une située sur les bords de l'Hudson, l'autre à Saint-Augustin, où il passe les hivers avec sa famille.

Converti récemment au catholicisme, il arrive de Rome et de la Terre-Sainte, où il est allé retramper sa foi aux sources du christianisme. Grand ami de l'évêque de Saint-Augustin, Mgr Moore, il lui prête, avec une ardeur de néophyte, le concours de son influence et de ses ressources.

Je dépose ici crayon et carnet pour cueillir et savourer de belles oranges qui pendent au-dessus de nos têtes ; car j'écris cette correspondance dans le verger d'un brave floridien de nos amis, le docteur Anderson qui, après nous avoir fait les honneurs de sa villa, nous laisse à nos inspirations dans ce paradis terrestre qu'il habite. Aussi loin que nos regards peuvent pénétrer à travers cette mer de verdure, ils tombent sur des massifs d'orangers chargés à rompre de leurs pommes d'Hespérides, qui jaunissent au soleil comme des boules d'or bruni.

L'époque de la floraison est proche : déjà même les pêcheurs, les acacias, les jasmins, les grenadiers, les myrtes, quelques orangers sont en fleurs et nous donnent des visions de printemps avec des enivrements d'ambrosie et d'arômes étranges sortant des branches avec des symphonies d'oiseaux.

Au sortir de l'orangerie, une courte promenade nous conduit dans une des plus jolies avenues du voisinage, toute plantée de palmiers que les Anglais nomment *palmettoes* et qui ressemblent à de grands lataniers. Rien de gracieux et d'élégant comme ces faisceaux d'éventails verts, au bout de longues tiges souples qui se courbent, se relèvent, se tournent et se retournent en tous sens au moindre caprice de la brise.

Le fort San-Marco est en face de nous, isolé de la ville qu'il domine, entouré d'ouvrages avancés et de glacis tracés, dit-on, d'après le système Vauban. Malgré les sommes immenses qu'il avait coûté à Philippe II, il ne fut complètement achevé qu'en 1756, comme l'atteste l'inscription suivante qu'on lit gravée sur la pierre, au-dessus de la porte d'entrée, avec les armes d'Espagne : *Don Ferdinand, étant roi d'Espagne et Don Alonzo Ferdinand Herida, gouverneur et capitaine-général de Saint-Augustin et ses provinces en Florides, ce fort a été terminé en l'année 1756.*

Ses murailles crénelées revêtues de mousse et de fines tiges d'arbustes qui s'agraffent aux interstices en espa-

lier ; ses bastions et ses courtines avec leurs canons et leurs coulevrines rouillés et renversés de leurs affûts ; ses tourelles placées aux angles des parapets ; sa haute tour d'observation ; les formidables travaux qui protégeaient le pont-levis ; ses sombres casemates vides, rayées de suintements d'humidité sur leurs parois et les arcs de leurs voûtes, toutes pleines de vagues sonorités et de battements d'ailes de chauve-souris ; la chapelle enclavée entre deux casemates, plus nue et plus dépouillée encore avec sa table d'autel desséchée et ses bénitiers ébréchés ; son noir donjon et ses oubliettes où l'on prétend avoir découvert, il y a une trentaine d'années, deux squelettes enfermés dans des cages de fer accrochées au mur ; tout cela, visité dans la solitude et le silence des cours abandonnées, des escaliers tournants, des pavés usés, prend des airs d'étrangeté, de mystère, d'apparition posthume qui donnent des impressions inattendues.

Il n'y avait de gai dans ce tableau que la mine solennelle, les airs entendus et le langage emphatique du vieux sous-officier américain, qui fait les fonctions de cicerone.

Une fois débarrassé de ce singulier personnage, nous fîmes nous asseoir à l'angle d'une courtine, au moment où le soleil qui touchait à l'horizon jetait des paillettes d'or et des auréoles de feu sur les cimes d'orangers et de palmiers en allongeant dans la plaine l'ombre des bastions et la silhouette des tourelles. Nous primes plaisir à évoquer les souvenirs qui sortaient de ces ruines. Nous mettions des sentinelles à chaque tour du guet ; le drapeau espagnol flottait sur les ramparts ; les fanfares militaires appelaient les troupes sous les armes ; faisaient sortir l'une après l'autre des casemates les compagnies de soldats qui paradaient dans la cour, gravissaient les rampes et venaient se ranger le long des parapets. Des éclats de voix d'officiers donnant le commandement, des éclairs de bayonnettes, de sabres, de cuirasses, de casques d'acier poli. Le fort devenu une fourmière humaine, pittoresque, éclatante sous les costumes ibériens. Les soldats rangés autour de leurs pièces, prêts à faire feu, regardant, avec des clignements de fierté, leurs coulevrines allongées dans les meurtrières, la gueule tournée vers l'ennemi.

Et puis, là-bas, en face du fort, les vaisseaux de Drake ou de Davis, embossés dans la rade : sur leurs flancs des vomissements de flammes, des nuages de fumée suivis de roulements de tonnerre, une grêle de projectiles tombant sur le fort San-Marco, qui riposte avec rage, les soldats espagnols se battant comme savaient se battre les régiments du duc d'Albe.

Aux scènes de guerre succédaient les plaisirs et les ennuis de la paix, les attroupements étendus et flâneurs sur le vert des gazons ou dans les flaques d'ombre faites par les ramparts, la galanterie des officiers papillonnant autour des fraîches toilettes arrivées récemment d'Espagne.

La nuit venue, le fort San-Marco s'éclairait de falots errants et d'embrasures lumineuses où s'agitaient des ombres qui dessinaient des profils fantastiques sur les pans de murs d'où montaient des cris de sentinelles et des propos de corps de garde.

Parfois, durant les clairs de lune étoilés des nuits floridiennes, quand la brise de mer secouait son éventail chargé de fraîcheurs salines sur les ramparts, la herse de la porte d'entrée s'abaissait devant le beau monde de la ville. La forteresse prenait alors un air d'animation et de joie inaccoutumées ; et tandis que le corps de musique militaire éclatait en fanfares et en airs nationaux, la forteresse tout entière semblait entrer en danse avec les couples folâtres, et exécuter un immense fandango. Pendant quelques heures, les exilés d'Espagne oubliaient les ennuis de la vie de garnison et se retrouvaient dans la vieille patrie.

Aujourd'hui, de tous ces flots de vie humaine qui ont passé par ici pendant des siècles, il ne reste plus que des traces de pas marquées sur les dalles usées du fort San-Marco.

Le soleil s'est couché, la nuit jette son crêpe de deuil sur ces ruines désertes qui semblent nous reprocher de troubler leur silence.

Nous rentrons en ville par la jetée en nous attardant à écouter les vagues de la mer qui viennent battre mélancoliquement à nos pieds comme des voix d'outre-tombe.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

VIVE LA FRANCE !

1870

La *Patrie* célébrait, il y a quelques jours, le troisième anniversaire de sa fondation, et publiait, à cette occasion, un supplément rempli d'articles, pièces de poésies, signés des noms d'une foule d'amis de cette feuille. Parmi ces collaborateurs d'un jour, se trouve M. Fréchette, qui a donné à la *Patrie* les vers qu'on lira plus loin. En 1870, pendant la guerre franco-prussienne, cinq cents Canadiens, apprenant les désastres de l'armée française, offrirent leurs services au consul de France. C'est cette généreuse proposition que M. Fréchette rappelle dans les beaux vers qu'on va lire dans une des pages de nos illustrations.

ECHOS D'OTTAWA ET DE QUÉBEC

Deux fois la semaine, le mardi et le vendredi, qui sont ce que l'on appelle les jours du gouvernement, la Chambre des Communes discute le budget. Les débats languissent un peu sur cette question. Aussi il y a de quoi. Il n'y a guère de nouveau à en attendre. En 1878, les uns réclamaient la protection comme la panacée universelle ; les autres ne croyaient qu'au libre-échange. Dès ce moment la question a été posée et bien vite épuisée. En 1879, la bataille s'est engagée à nouveau sur le même terrain, lorsque M. Tilley présenta son tarif. Depuis cette époque, chacun s'évertue à trouver dans la situation des arguments en faveur de sa thèse favorite. Il est probable que la discussion durera encore plusieurs jours. Une foule de députés paraissent avoir encore des discours en portefeuille, et on dit qu'une fois les discours arrivés dans ce récipient, ils veulent à tout prix en sortir.

Mais voici la Chambre de Québec en pleine session. Allons-nous avoir assez d'éloquence ! Attendons-nous à un déluge de discours. De l'est et de l'ouest les périodes éloquentes vont pleuvoir. Journalistes politiques, mes frères, c'est vous que je plains, vous, obligés par état, de recueillir les paroles qui tombent de la bouche de nos gouvernants ! Deux sessions à la fois, c'est trop pour les journaux, trop pour le pays qui ne pourra jamais suivre à la piste tant d'orateurs. Autant vaudrait chevaucher sur deux chevaux et encore cela serait comparativement plus facile.

La Chambre d'Assemblée de Québec a élu son président, et le choix est tombé sur M. Taillon. La droite et la gauche se sont plu à le féliciter. Nous ne pouvons nous empêcher de suivre un si puissant exemple.

Chez M. Taillon, le député, l'avocat sérieux, est doublé d'un homme fort aimable. Il a toujours été l'âme et le boute-en-train des réunions intimes qu'il animait de ses chansons et de joyeuses histoires. Il sera quelquefois tenté de rire sur le grave fauteuil présidentiel. Lorsque M. Chapleau lui demandera de trancher une question d'ordre, il lui répondra en sourdine :

Brigadier, vous avez raison.

et si la Chambre perd son temps en discussions futiles, il lui dira de sa voix superbe :

Allons enfants de la patrie,
L'heure du travail est arrivé,

et si la Chambre s'attarde à discuter longtemps après minuit, il lèvera la séance sur l'air de :

Bonsoir, mes amis, bonsoir.

Il paraît qu'à la première séance, M. Marchand, en voyant le Président remuer une énorme liasse de papier, a murmuré :

—Allons, taillon, de la besogne !

LA VIGNE REMPLACÉE

On nous adresse de France le document suivant qui ne manquera pas d'exciter une certaine curiosité, s'il ne trouve pas des sceptiques :

En présence des désastres que le phylloxera cause à la vigne, un agronome courageux, dont les travaux ont déjà reçu la sanction et les encouragements des Sociétés savantes, après bien des essais infructueux pour conjurer le mal, est parvenu, non à le dompter, mais à le tourner. Abandonnant donc la vigne à son malheureux sort, il s'est demandé si l'on ne pourrait pas trouver dans un autre végétal les éléments de prospérité qui nous font défaut par la disparition du précieux arbuste.

Cette plante est aujourd'hui toute trouvée : c'est une variété de *Betterave rouge*, sans rivale dans le monde entier, par ses qualités incomparables, qui serait appelée à recueillir l'héritage de la vigne.

Comme on le sait, la betterave fournit, en effet, des alcools de premier choix ; pourquoi sa pulpe, traitée comme le moût du raisin, ne donnerait-elle pas une boisson équivalente ?

Le fait est accompli ; cette betterave rouge, fort sucrée, produit par la fermentation un vin qui ne le cède en rien à bien des vins soi-disant de nos crus méridionaux. Au surplus, elle a l'avantage immense de s'accommoder de tous les terrains et principalement sous tous les climats, double motif pour la faire rechercher par les agriculteurs.

Le vin de betterave ! c'est là une initiative que nous tenons à signaler, ne serait-ce qu'en vue de provoquer de nouvelles recherches, ou même de nouvelles ressources à notre viticulture en détresse.

Dans le but de vulgariser cette plante, le propagateur se met *gratuitement* à la disposition des agriculteurs pour leur fournir les graines dont ils auraient besoin. — On peut donc s'adresser en toute confiance à M. AUGUSTE DELEUIL, agronome, à Gardanne, près Marseille (France).

Quand on commence à se retourner dans son lit, il est temps de se lever. WASHINGTON.

A MON AMI

ONUPHRIUS, AFFLIGÉ DE SONNETOMANIE

Pilule homéopathique

L'éclair étincelant transperce le nuage
Ainsi qu'un glaive d'or. Mais toi, fils d'Apollon,
Tu fais, sonnet en main, un bien autre ravage...
Sous ton alexandrin, formidable pilon,

Le critique broyé se tord, écume, enrage ;
L'envieux plumeux, qu'il soit outre ou ballon,
Crevant avec fracas, montre aux yeux du moins sage
Qu'il ne faut pas, hibou, se prendre pour aiglon.

Et c'est bien fait, pardieu ! Car est-il raisonnable
Qu'un scribe sans talent, qui n'a, le pauvre diable,
Jamais été l'auteur du plus petit sonnet.

Se veuille comparer au barde qu'on renomme ?
L'homme fait le sonnet, mais le sonnet fait l'homme !
De la gloire voilà, voilà tout le secret.

Mon cher Onuphrius, c'est en vain que tu le nies :
le sonnet ne te va pas, le sonnet te mine, le sonnet
abrège tes jours.

Vois-tu, on ne trompe pas un vieil ami comme moi.
A défaut de perspicacité, j'ai un cœur qui me répète à
chaque battement : Onuphrius se tue ! Onuphrius se
tue... à rimer !

Que n'écris-tu en prose ?

Au moins, ici, tu voyageras plus commodément,
relayant au besoin, avec la possibilité de "casser une
croûte" quand l'estomac t'en dira et de "dormir un
somme" sous quelque bon vieil arbre de la route.

Car on peut se permettre tout cela sur le "plancher
des vaches" de la prose.

Mais dans les nuages de la poésie, ayant pour hippo-
griffe le sonnet aux ailes rapides, comment veux-tu
avoir le temps et même la pensée de t'arrêter à ces mi-
nutes des besoins matériels ?

Eh ! non.

On part, on court, on vole dans le bleu, dans l'in-
fini, dans ces grands espaces sublunaires où se balancent
des vapeurs palpables et où pourraient des rayons de
soleil... Le vertige vient, l'ivresse s'empare du cerveau,
la vie matérielle n'a plus d'exigences : l'imagination
seule survit et tressaille dans le corps paralysé.

Tu en es là, Onuphrius, mon ami.

Prends garde.

Déjà j'ai constaté chez toi—*res horrible dictu*—des
symptômes de ramollissement. Il y a des rayons ophé-
liens dans tes prunelles.

Le sonnet te jouera quelque vilain tour un de ces
quatre matins.

Me faudra-t-il donc, ô Onuphrius ! écrire sur ta
tombe :

Pour avoir chéri le sonnet,
Il fut en butte aux horions de l'envie
Et mourut comme, au cadran de sa vie,
A peine, hélas ! midi sonnait.

DR V. EUG. DICK.

P. S.—Je t'envoie le sonnet ci-haut—le seul que
j'aie sur la conscience, Dieu merci—à titre de remède
homéopathique. Les homéopathes prétendent que les
semblables guérissent les semblables. On va voir.

V.-E. D.

CORRESPONDANCE

Le Révd. M. Paradis, O. M. I., missionnaire des chantiers, a
écrit dernièrement à un artiste de Montréal, et lui a envoyé des
croquis que nous publions dans la partie de notre journal ré-
servée aux illustrations. Le Rév. M. Paradis est non seulement
un missionnaire zélé, mais il est artiste et s'occupe de dessin
dans ses moments de loisir. M. Henry Julien a bien voulu
nous permettre de publier la lettre et les croquis de M. Pa-
radis.

MATTAWAN, 14 février 1882.

A M. Henri Julien, dessinateur, Montréal.

Mon cher ami,

Sans doute que vous êtes souvent à vous dire : "Est-
ce que le Père Paradis ne pense plus à moi ?" Eh !
bien, vous voyez si j'y pense ou non. Mais, dans la vie
que je mène, ce n'est pas toujours chose facile que de
trouver le temps et surtout les commodités d'écrire. Au-
jourd'hui, je suis à Mattawan, à me reposer quelques
jours, et je profite de ce temps pour m'entretenir quel-
que temps avec vous.

Je ne suis parti de Hull pour ma mission que le 10
janvier seulement. Il y a donc au-dessus d'un mois que
je voyage dans les forêts et que je n'ai couché dans une
maison. Cette vie me paraît dure, si je n'avais été
un peu endurcie à notre chapelle de Montréal. Ici, du
moins, j'ai le jour à moi. La mission se fait la nuit ;
voici comment : On arrive ordinairement aux chantiers
vers 5 heures du soir. C'est le temps où les hommes
reviennent de leur ouvrage. Leur première occupation,
comme vous pouvez vous l'imaginer, c'est de prendre un
chignon de pain et une *brique* de lard et d'avaler le tout

avec une bonne *dîche* de thé fort. Ce devoir accompli,
on commence la veillée. C'est ordinairement mon *orga-
nita* qui donne l'ouverture. On est tout émerveillé d'en-
tendre de si belle musique, et, grâce à ses airs mélo-
dieux, je parviens du coup à apprivoiser même les plus
sauvages. Viennent ensuite les chansons, puis la danse,
quand il y a des joueurs de violon. Après nous être
bien amusés jusqu'à 8½ heures, on annonce que l'on va
maintenant s'occuper de choses sérieuses. Le meilleur
chantre de la *gang* entonne le cantique : "Sans le salut,
pensez-y bien," et tous répondent en chœur. Alors com-
mence le sermon ; mon compagnon, le R. P. Amyot,
prêche en français et moi en anglais. L'instruction finie,
on se met en devoir de fabriquer deux confessionnaux
au moyen de deux couvertes suspendues dans les coins
du chantier. C'est là que nous nous enfermons pour
jusqu'à minuit. Quand nous sortons de derrière la cou-
verte, nous trouvons tout le monde couché sur leurs lits
de sapin à double étage, et ronflant à qui mieux mieux.

Nous aussi gagnons notre *bel* et ronflons comme les
autres jusqu'à 3½ heures du matin. C'est l'heure du
réveil. Ce n'est pas long à dormir, comme vous voyez,
mais on est obligé de faire ainsi à cause des charretiers
ou charroyeurs de billots qui sont obligés de partir avant
le jour pour leur ouvrage. Quand tout le monde est
levé et débarbouillé dans le petit auge de bois, qui est
le bassin de la communauté, nous commençons la sainte
messe, car nous avons avec nous un autel portatif. Tous
les catholiques s'approchent de la sainte communion.
Pour plusieurs, c'est la seule chance de remplir leur
devoir paschal. Après la sainte messe, encore un petit mot
d'exhortation en anglais et en français, et la mission est
finie. Demain, nous recommencerons la même chose dans
un autre chantier, et ainsi de suite. Quand le prochain
chantier n'est pas plus loin qu'une dizaine de milles,
nous avons le temps de reprendre un petit bout de som-
meil dans le chantier après que les travailleurs sont
partis et que tout est tranquille. Mais quand nous
avons 30 ou 40 milles à faire pour rejoindre le chan-
tier suivant, il faut renoncer au sommeil et nous em-
barquer au plus tôt. Quelquefois les chemins sont pas
mal scabreux, car partout il ne sont pas battus comme la
rue Notre-Dame. C'est aussi le manque de sommeil qui
est notre plus grande fatigue. Mais quand nous avons
le temps de nous reprendre, nous sommes *all right*.
La nourriture est généralement très bonne. Bon pain,
bon bœuf, lard, beurre, pommes sèches, sirop, et une
fois il nous est arrivé d'y rencontrer du dinde. Mais
quand nous n'aurions pas toutes ces délicatesses, sans
en excepter le Bordeaux lui-même, nous mangerions le
lard et les fèves avec grand appétit, car nous avons tout
ce qu'il faut pour aiguiser nos estomacs. Bon exercice
et surtout grand air. Quand au pays que nous parcou-
rons, rien de plus propre à exciter l'enthousiasme d'un
artiste. Mais quand on est missionnaire, il faut quel-
quefois sacrifier le pinceau. Quelquefois nous escala-
dons de hautes montagnes, d'où la vue ne découvre que
des forêts sans bornes ; tantôt nous cheminons sur de
grands et magnifiques lacs, dont quelques-uns ont jus-
qu'à dix milles de large. Le plus souvent nous mar-
chons à l'ombre de deux hautes murailles de grands
arbres toujours verts, où la neige accumulée produit les
figures les plus gigantesques. Quelquefois une perdrix
ou un lièvre se rencontrent sur notre passage, et je les
salue à coups de fusil.

Nous avons traversé de la sorte une route de plus de
600 milles depuis notre départ de Hull. Notre pre-
mière direction a été vers la source de la rivière Cou-
longe, qui se trouve à 250 milles au nord-ouest d'Ottawa.
C'est là que nous avons enduré les plus grands
froids de l'hiver. Ce fut pendant trois jours surtout, le
dimanche, lundi et mardi. En traversant un grand lac,
le lundi matin, nous avons failli mourir de froid ; heu-
reusement, il n'y a eu que notre charretier à se geler le
nez. Nous avons visité dix-neuf chantiers sur la rivière
Coulouge ; maintenant, nous sommes dans le haut de
l'Ottawa, et nous revenons par la rive sud, dans la di-
rection de la rivière Pitawawe. Nous ne serons de
retour que vers la fin de mars.

Je vous envoie pour le moment trois petits croquis
d'après nature, mais j'ai presque honte de montrer cela.
J'espère que si vous les publiez vous les corrigerez un peu
pour les rendre passables. J'aimerais à ce que vous me
conserviez les originaux que je vous envoie, car, quoi-
que ça ne soit pas grand chose de drôle, j'y tiens à titre
de souvenir de mon voyage, et je me propose de les re-
travailler quand j'en aurai le loisir. Vous trouverez les
titres au verso des croquis. Dans quelque temps, je
tâcherai de vous envoyer, pour *L'Opinion Publique*, un
intérieur de chantier que je n'ai fait encore qu'ébaucher
grossièrement. Quant aux trois ci-joints, je vous per-
mets de les publier si vous pensez qu'en les corrigeant
vous pouvez en faire quelque chose de passable. Vous
pourrez, s'il vous plaît, adresser un numéro du journal
où vous les publierez au collège d'Ottawa, et un autre
à la maison de St-Pierre, Montréal.

Je demeure, mon cher monsieur Julien,
Votre ami sincère et dévoué,
C. A. W. PARADIS, Ptre, O.M.I.
Missionnaire des chantiers.

P. S.—Priez pour moi et nos pauvres missions.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'assemblée nationale de France a décidé, à la ma-
jorité de 349 contre 134 voix, qu'il fallait abolir le con-
cordat qui règle les relations entre l'Église et l'Etat en
France et avec la Cour de Rome. L'ère de la persécu-
tion religieuse n'est pas finie en France. M. de Frey-
cinet, qui passe pour un modéré, a, paraît-il, consenti à
se rendre au vœu de la majorité.

Au moment où cela se passait en France, la Chambre
des Communes expulsait de nouveau l'athée Bradlaugh
de son sein et lui retirait son mandat. Une nouvelle
élection s'est encore terminée par le triomphe de Brad-
laugh, qui va sans doute encore réclamer son siège.

Les bruits de guerre en Orient circulent de plus en
plus. Les relations entre la Russie et l'Autriche sont
des plus tendues. D'un autre côté, les liens qui unis-
saient l'Allemagne à l'empire moscovite sont bien af-
faiblis. L'opinion générale paraît être qu'avant long-
temps la guerre éclatera en Orient.

Nous disions, au lendemain de la chute du grand mi-
nistère, que Gambetta reviendrait, et qu'en dehors du
gouvernement il serait encore la grande personnalité du
parti républicain. Nous trouvons, dans un journal de
Paris, la confirmation de notre appréciation de la situa-
tion à cette époque.

"Je ne recherche pas, en ce moment, dit ce journal,
quels peuvent être les desseins de M. Gambetta, ni le
but qu'il poursuit en soufflant ainsi tour à tour le froid
et le chaud ; mais je constate, sans autre réflexion, que
l'importance de son personnage n'a pas diminué.

"Il ne peut plus faire un pas, il ne peut plus tousser
sans émuouvoir le monde. Depuis vingt jours, les jour-
nalistes passent leur temps à nous démontrer qu'il ne
pourra plus jamais rentrer en scène ; ils ont bien raison
de dire qu'il n'y rentrera pas ; il y est toujours : il n'en
est jamais sorti.

"Le spectacle est des plus comiques ! Je vous défie
d'ouvrir un des journaux républicains qui ont le plus
contribué au croc-en-jambe du 25 janvier, sans y trouver
la plaisante oraison funèbre que voici : "Es-tu assez
tombé, mon bel ami ! Es-tu assez roulé ! Jamais tu ne
relèveras d'une pareille dégringolade ! Tu es fini, usé,
archi-usé ! Tu n'es plus qu'un spectre, un fantôme, une
ombre, feu Gambetta !"

"Et l'idée que feu Gambetta pourrait revenir les fait
tressaillir jusqu'aux moelles.

"A chaque ligne, à chaque mot, ils supputent et me-
surent les chances de ce revenant. Ils en parlent avec
une terreur amusante, comme d'un vampire qu'ils au-
raient déjà sur le dos—"Miserable ! tu espères prendre
ta revanche, tu conspires, tu machines on ne sait quoi
dans l'ombre, tu rêves quelque tentative criminelle pour
ressaisir ta popularité et ton pouvoir... Sois tranquille !
Nous veillons ! Nous sommes là, le peuple est là ! Au
besoin, nous aiguiserions de nouveau le poignard de
Brutus contre César..."

"Pauvres gens, ils suent la peur !

"La petite comédie qu'ils nous donnent ainsi tous
les jours rappelle de fort près certaines situations, cer-
tains tableaux historiques, et même classiques, entre
autres le fameux morceau où Demosthène a peint les
agitations et les terreurs athéniennes : "Que dit Phi-
lippe ? Que fait Philippe ?" On sait cela par cœur,
même sans être bachelier.

"Sans remonter aussi loin dans l'histoire, il est facile
de remarquer que les adversaires de M. Gambetta parlent
de lui comme les rois de l'Europe parlaient de Napo-
léon à l'île d'Elbe ou à Ste-Hélène. Leur prisonnier
leur faisait passer des nuits blanches ! A voir le trouble
des républicains qui ont renversé M. Gambetta, on est
tenté de croire que ce vaincu a conservé sur eux une
influence analogue. Même absent, il ne leur laisse pas
un moment de repos ; même par terre, il gouverne la
France. La République et les républicains séchent d'in-
quiétude devant l'ombre de M. Gambetta.

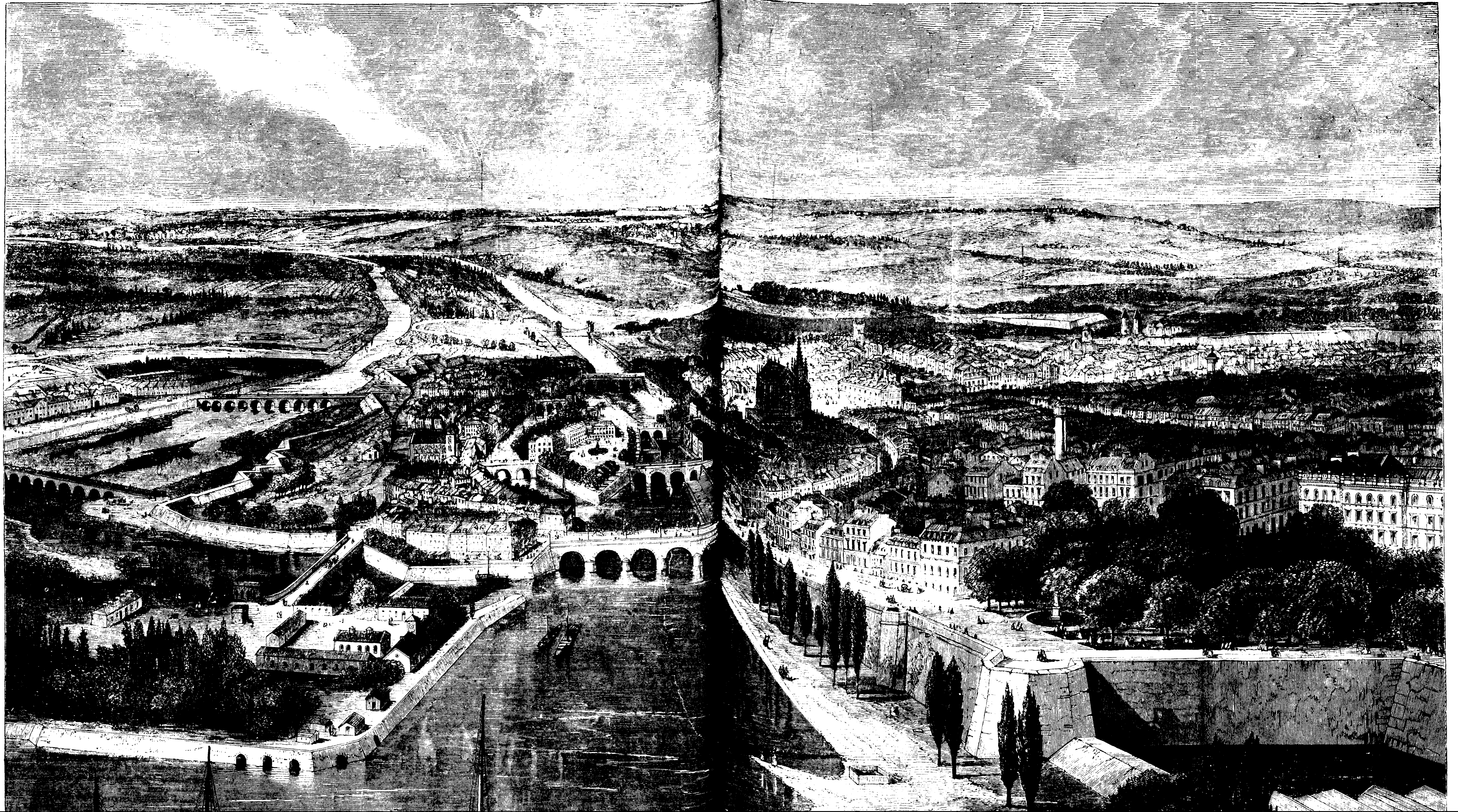
"La dictature occulte, l'obsession clandestine qu'on
accusait M. Gambetta d'exercer à côté du pouvoir officiel
n'était peut-être autrefois qu'une hypothèse. En tout
cas, elle existe toujours, avec cette différence qu'elle a
cessé d'être volontaire.

"Par l'épouvante qu'il cause à la République et aux
républicains, M. Gambetta est resté dictateur malgré
lui ; c'est la dictature de l'effroi ?"

Les fièvres les plus pernicieuses sont dues aux
chambres à coucher mal ventilées, aux cours mal-
propres, aux écuries et aux égouts que l'on néglige de
nettoyer.

* *

Un boucher, qui se mourait, disait à sa femme :
—Il faut qu'après ma mort tu épouses notre garçon
Jacques ; c'est un solide compagnon, et, dans notre mé-
tier, il faut un homme comme celui-là.
—J'y pensais justement, répondit la jeune femme,



NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent.

Mme GEOFFRIN.

* *

Il y a des vertus qui risquent de ne jamais fleurir dans la vie, si elles ne s'épanouissent dans notre jeunesse : les primevères ne poussent qu'au printemps.

J.-STUART BLACKIE.

* *

La vie est un vêtement : quand il est sale, on le brosse ; quand il est troué, on le raccomode ; mais on reste vêtu tant qu'on peut.

H. DE BALZAC.

* *

La foule est comme la mer ; elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent.

ELIZABETH DE ROUMANIE.

* *

Quand on veut affirmer quelque chose, on appelle toujours Dieu à témoin, parce qu'il ne contredit jamais.

LA MÈME.

* *

Victor Hugo a trop de génie, César avait trop de gloire, Jésus trop de bonté. Ceux qui ont quelque chose l'ont trop pour ceux qui ne l'ont pas du tout.

ANDRÉ GILL.

* *

Entre l'idéal et le réel, l'homme, pour bien faire, devrait avoir un œil fixé sur le ciel et l'autre tourné vers la terre, au risque de loucher un peu.

RAPHAEL PARÉ.

* *

La constitution d'un peuple devrait être comme la grammaire de sa langue qui, malgré tous les réformateurs, reste l'œuvre du temps et ne change qu'avec lui.

* *

Il y a des gens qui ne connaissent qu'un moyen de n'être jamais désobéi, c'est de ne rien commander.

G.-M. VALTOUR.

UN AGENT DE LA POLICE SECRÈTE

(Traduit pour *L'Opinion Publique*)

—Monsieur le commissaire, puis-je vous parler ?

L'homme qui prononçait ces paroles paraissait éfrayé, malheureux, misérable. Il avait l'air d'un mendiant, ses yeux étaient enfoncés dans l'orbite, ses joues creuses et sa chevelure inculte. Il était vêtu d'une vieille blouse et d'un vieux pantalon usés et rapiécés.

C'est le 1er janvier 1863 que cet homme se précipitait chez le commissaire de police, à Paris, Jules Minteaux.

Les clercs du bureau, en l'apercevant, échangèrent un coup d'œil, puis regardèrent le commissaire. Chacun d'eux gravait dans sa mémoire la figure de cet homme.

—Puis-je vous parler, monsieur ? répéta-t-il.

—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? lui demanda brusquement le commissaire.

—Ma femme, Mme Purvois, s'est suicidée. Elle est morte, monsieur. Je demeure rue Féron, No. 7.

—Suicidée, quand ?

—Cette nuit, je ne sais à quelle heure, monsieur. Quand je rentrai hier soir, ayant cherché de l'ouvrage, elle était bien comme d'habitude. Elle était toujours aimable et souriante, quoique nous fussions bien pauvres et sans un seul sou dans la maison.

—Eh bien ? fit le commissaire.

—Nous avions bien faim tous les deux, mais je la consolai un peu en lui disant que l'on m'avait promis de me faire travailler de mon métier, et nous nous couchâmes sans souper en pensant à toutes les bonnes choses que nous achèterions quand j'aurais gagné mes premiers cinq francs. Il y a une heure de cela, je me réveille. Je lui parle, et bon Dieu ! elle était morte !

—Elle n'était plus à côté de moi sur notre grabat, mais étendue sur le plancher, monsieur. Elle avait un rasoir dans sa main et elle avait la gorge ouverte d'une oreille à l'autre. La figure était couverte de sang, le plancher aussi. Toute la chambre m'en paraissait inondée. Oh, monsieur, quelle horreur !

—Une femme se suicide rarement avec un rasoir, et les gens de votre condition possèdent rarement cet instrument, dit le commissaire.

—Ah ! mais le rasoir n'est pas à moi, je n'en ai pas ; je ne sais pas où elle l'avait pris. Elle a dû préméditer son suicide.

—Elle peut avoir été assassinée.

—C'est impossible, monsieur. La porte était assujettie en dedans, avec une barre en bois, et si on l'avait forcée, le bruit m'aurait éveillé ainsi que nos voisins.

—Avait-elle bu ? S'était-elle enivrée ?

—Elle ? Oh non, monsieur, elle n'aimait pas les liqueurs fortes.

—Hein ! fit le commissaire, elle devait être une femme de nerf pour se couper la gorge avec un rasoir, et vous devez être un dormeur solide pour ne pas vous être éveillé quand elle est tombée.

—J'étais fatigué d'avoir marché, monsieur, et je dormais plus profondément que d'habitude. Les pauvres, fatigués et affamés, dorment dur, monsieur. Ils sont comme les morts, car ils ne font pas de rêves.

—Je vais me rendre immédiatement rue Féron, No. 7.

L'homme, qui avait dit se nommer Ambroise Purvois, couvert de son vieux chapeau sa chevelure emmêlée et sortit. A sa suite, sur un signe du commissaire, marchait un mouchard déguisé.

—Ne le perdez pas de vue, lui dit le commissaire.

En moins d'une demi-heure, le commissaire, suivi de deux ou trois autres assistants et d'un chirurgien, arrivait à la sombre rue Féron. Pour arriver au logis de Purvois il fallait traverser une cour, puis un passage obscur et enfin gravir trois étages par un petit escalier de bois tout étroit. En entrant dans la chambre, ils aperçurent la victime étendue sur le plancher, raide et froide, les yeux vitreux tout grands ouverts, et dans une de ses mains crispées le rasoir couvert de sang.

Le mari était assis sur le grabat, le visage caché dans ses deux mains et se lamentant comme en proie à la plus grande affliction. Les officiers de police lui dirent de se lever. Il obéit. Le Commissaire lui fit subir un interrogatoire très sévère, tandis que le médecin faisait l'examen du cadavre.

—Où avez-vous épousé cette femme ?

—A Marseille, monsieur.

—Quand ?

—Il y aura trois ans au mois de mars prochain. J'étais plus heureux alors. J'avais même des épargnes.

—Quel était son nom de fille ?

—Lizette Camareau. Elle était orpheline.

—Depuis quand vivez-vous ici ?

—Rien que depuis six mois, monsieur—nous avons existé, pas vécu. Vivre, c'est jouir, c'est être heureux. Pauvre chère fille ! Elle avait si bon cœur.

—C'est bon, c'est bon, c'est assez, dit le Commissaire.

Le médecin avait fini son examen du corps ; les autres officiers de police avaient fait l'inspection de la chambre, et questionné les voisins et tous les gens qui s'étaient rassemblés dans l'étroit passage afin de voir cette nouvelle tragédie de la triste rue Féron.

—Il est possible que ce soit un suicide, dit le commissaire.

—La blessure paraît avoir été faite par une main ferme, ajouta le chirurgien.

Un des officiers—un mouchard—examinait soigneusement les mains de la victime—celle qui tenait le rasoir et celle qui pendait inerte le long du corps. Il ne fit cependant aucune remarque et se releva.

Le corps fut porté à la morgue, l'enquête officielle fut faite, et le rapport de sa décision fut envoyé au préfet. Elle comportait "qu'il n'y avait pas de preuves que Lizette Purvois fût morte autrement que de sa propre main, et qu'elle s'était probablement suicidée dans un moment d'hallucination mentale causée par la faim." Telle était la substance du rapport.

Seulement, un des officiers n'était pas de cette opinion. C'était le mouchard qui avait si bien examiné les mains de la femme. Il était jeune et ambitieux. C'était sa première année de service et il n'avait pas encore trouvé l'occasion de faire valoir ses talents. Il crut, lui, Pierret, le jeune mouchard, il crut voir un mystère dans cette affaire ; il voulut en profiter pour se faire distinguer et exciter l'envie de ses collègues.

Ambroise Purvois, le mari de la femme morte si tragiquement, disparut de la rue Féron, en dépit de la surveillance de Pierret, et un peu plus tard, Pierret et deux de ses collègues furent envoyés à Toulon en mission secrète.

Vers la fin de l'année 1865 on vit arriver à Paris le comte Horace Croissart, accompagné d'une très belle femme qu'il présenta comme la comtesse, sa femme. Ils louèrent un hôtel magnifiquement meublé, dans la rue des Martyrs, et prirent bientôt place dans la meilleure société. Le comte était un homme à la mode, dépendant sans aucune épargne, et toute la société en raffola bientôt. La comtesse, soit à l'opéra, soit dans les réunions et les réceptions de la noblesse, fut entourée et courtisée comme le sont toutes celles qui ont un titre et une fortune. Le comte faisait de grandes charités ; ses équipages étaient des plus beaux, son personnel nombreux et bien payé. Un jour son valet de chambre disparut et le comte fut obligé d'en engager un autre qui lui fut présenté comme parfaitement recommandable. Il avait d'excellents certificats de deux ou trois de ses anciens maîtres, appartenant tous à la première société. Enfin, c'était un bijou, un valet modèle, connaissant son métier, fidèle à tous ses devoirs et paraissant même deviner la volonté et les désirs de son maître. Il était depuis trois mois au service du comte, quand au mois d'avril, il se rendit chez le préfet de police, et en donnant son nom, il fut reçu seul par ce fonctionnaire.

—Monsieur le préfet, lui dit-il, le temps est venu d'en finir. Le drame est à son dernier acte.

Le préfet sourit.

—Et vous avez bien joué votre rôle ?

—C'est vous qui en serez juge, monsieur. La dernière scène se joue, à vous, le directeur, de faire retomber le rideau.

—Vous avez commencé votre partie, dit le préfet, en janvier 1863, dans la rue Féron. Vous jouez depuis trois ans. Avez-vous réussi ?

—Monsieur le préfet, dit le valet, j'ai fini ma part du travail, et maintenant, c'est le mouchard Pierret qui dit que le comte Horace Croissart et Ambroise Purvois sont un seul et même homme, et que le dit Ambroise Purvois a assassiné sa femme, Lizette Purvois, dans la rue Féron, et puis imaginé, l'adroit coquin, l'histoire de son prétendu suicide.

—Une histoire bien faite, n'est-ce pas, ami Pierret ? Et maintenant, comment avez-vous appris votre rôle—la première et la dernière partie ?

—Quand j'accompagnai le commissaire à la rue Féron et que je vis la femme baignant dans son sang, je me dis, voici une chance pour toi Pierret, une chance de te faire un nom. J'examinai le cadavre, quand le chirurgien eût fini. Les mains de la femme attirèrent surtout mon attention. Mais ce que je crus remarquer je n'en parlai pas. Je vis qu'elle tenait le rasoir dans sa main gauche. Ensuite j'ai examiné les doigts de sa main droite, et je me suis aperçu qu'elle avait l'habitude de manger ses ongles, et cela se voyait par l'ongle de son pouce et celui de son premier doigt. Maintenant, une personne gauchère porte instinctivement sa main gauche à sa bouche, mais les ongles de sa main gauche étaient en parfait ordre. Par conséquent elle n'était pas gauchère, si elle s'était suicidée, elle se serait servie de sa main droite pour se couper la gorge. Donc le rasoir avait été mis dans sa main gauche, par son assassin, après qu'elle fût tombée à terre.

—Je ne dis rien à personne. Je surveillai ce Purvois. Je tâchai de découvrir ses habitudes et sa manière de vivre. Je ne découvris rien d'important, seulement que lui et cette femme paraissaient vivre heureux ensemble ; et du facteur j'appris que dans la semaine du meurtre il leur avait porté une lettre timbrée de Marseille et adressée à Lizette Purvois. Maintenant, cette lettre avait-elle quelque rapport avec le meurtre ? Qui avait reçu la lettre ? Pas la femme, mais son mari. Je fus envoyé en mission à Toulon. Quand je revins, Ambroise avait disparu. Je n'avais pas oublié tous ces faits, car c'est alors que je vins vous trouver pour la première fois.

—Puis un jour, je vis ce comte Horace Croissart. En dépit du changement qu'il avait eu le soin d'opérer dans sa personne, je reconnus en lui mon Ambroise Purvois disparu. Je le suivis ; deux mois après j'étais intime avec son valet de chambre que je décidai à laisser sa place pour une meilleure que je lui procurai chez M. le baron de Montgiron, et par ruse, en usant de fausses lettres de recommandations, je le remplaçai chez le comte. Je m'aperçus bientôt que la comtesse, malgré ses grands airs, n'était pas de noble naissance—bref, qu'elle n'était que sa maîtresse et qu'entre eux deux il y avait un secret.

—Un jour, j'entrai par hasard dans une chambre voisine de celle où ils se trouvaient. Je crus les entendre se quereller. Je me glissai dans une armoire pratiquée dans la cloison qui séparait les deux pièces, et j'entendis la comtesse qui disait : "J'ai été assez longtemps votre jouet. Je suis persuadée que c'est vous qui avez tué ma sœur. Donnez-moi ce que je veux—la moitié—et séparons-nous. Nous ne pouvons plus vivre ensemble."

—Après avoir entendu cette conversation, je fus sûr de mon coup, je tenais le comte, alias Ambroise Purvois. Et je compris toute l'affaire. Cette femme, la comtesse, était la sœur de la femme de Purvois. Cette sœur demeurerait à Marseille et elle avait écrit à Lizette pour lui dire que toutes venaient d'hériter de la fortune d'un oncle récemment décédé—soit 300,000 francs. Ce scélérat de Purvois avait alors résolu d'assassiner sa femme pour s'approprier sa part de cette fortune comme héritant d'elle. Il la tua, se rendit à Marseille, se présenta chez sa belle-sœur, plus jeune et plus jolie que sa femme, se fit aimer d'elle et finalement la séduisit et l'amena à Paris, où il se donna le nom et le titre de comte Horace Croissart, et mena joyeuse vie. Vous vous souvenez qu'à l'enquête il avait dit : "J'ai existé, je n'ai pas vécu ; vivre c'est jouir."

—Voilà ce que j'ai découvert, monsieur. Ils sont sur le point de se séparer. Allons-nous hâter le dénouement ?

—Votre partie est finie. La mienne commence, répondit le préfet.

Le soir même, le comte Horace Croissart fut arrêté dans sa loge au Grand Opéra, et conduit chez le préfet. La comtesse fut aussi arrêtée. Le comte perdit courage aussitôt qu'il sût ce dont on l'accusait, puis ayant contre lui la comtesse, et la narration du perspicace mouchard ne lui laissant aucune chance de salut, il s'épouvanta et lâchement avoua tout en implorant la pitié. Pierret avait tout deviné et il eut l'avancement qu'il désirait. La sœur de la femme assassinée fut remise en liberté et Ambroise Purvois fut exécuté le 19 mai 1866.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

VII

(Suite.)

Accompagnée de la vieille Manette, elle parcourut distraite-ment les rues de la ville, passa devant le château, visita les églises, et descendit jusqu'au quai. Là, malgré la disposition douloureuse où elle se trouvait, elle ne put manquer d'être vivement impressionnée par le spectacle à la fois grandiose et charmant qui s'offrait à elle. La largeur majestueuse du fleuve, le vieux pont en dos d'âne, le faubourg de Vienne et la campagne faisant face à la ville gracieusement étalée en amphithéâtre et entremêlant de jardins ses églises et ses maisons, tout cela composait un ensemble d'une irrésistible beauté, dont la jeune fille se promit d'exprimer à sa belle-mère toute son admiration.

Comme elle rentrait, elle s'arrêta, un peu interdite, à la porte du salon. Madame du Valmoët n'était pas seule, et les nouvelles connaissances paraissaient en ce moment à la pauvre Anne absolument importunes. Cependant, elle dut se résigner à être présentée à deux dames dont elle eut à peine à distinguer les traits, passant du grand jour à ce salon un peu sombre.

—Ma belle-fille... Anne, madame de Saint-Pierre, M. et madame d'Hautemard, M. Auvray...

Anne tressaillit. Ses yeux, maintenant familiarisés avec la lumière atténuée de la chambre, venaient de reconnaître le neveu du docteur Sertan, et cette rencontre inopinée lui rappela si douloureusement la dernière soirée, les dernières paroles de madame de Douhaut, qu'elle eut un instant la crainte de succomber à son émotion et de fondre en larmes.

Madame du Valmoët remarqua la soudaine altération de ses traits. Georges vint au secours de la jeune fille, et, très pâle lui-même, dit d'une voix grave :

—J'avais déjà eu l'honneur de voir mademoiselle du Valmoët à Paris...

Madame du Valmoët ne fit aucune question, mais ses visages, mués par une intention aussi bienveillante que maladroite, crurent devoir parler à Anne de l'événement qui l'avait amenée à Blois. La jeune fille répondit avec peine, et éprouva un soulagement réel lorsque, la conversation retombant sur des sujets locaux qui lui étaient étrangers, elle put, sans singularité, garder le silence.

Georges se rapprocha d'elle.

—Je ne savais pas que vous fussiez à Blois, dit-il d'une voix basse et émue.

Elle ne répondit rien, et il ajouta, presque en tremblant :

—J'ai l'honneur, ainsi que je crois vous l'avoir dit à Paris, d'être reçu dans le salon de madame du Valmoët... Mais si je pensais que ma présence vous fût désagréable, ou vous rappelât...

—Je n'ai ni le droit, ni le désir de priver ma belle-mère de la société de ses amis, murmura-t-elle, rougissant et pâlisant tour à tour ; le souvenir cruel de la perte que j'ai faite sera toujours vivant en moi, et rien ne peut le rendre plus douloureux.

Georges s'inclina et se leva pour prendre congé ; il pouvait à peine dompter l'émotion qu'il éprouvait à revoir Anne si pâle, si brisée, transplantée dans un milieu inconnu.

Peu d'instants après, madame du Valmoët se trouva seule avec sa belle-fille, et attacha sur elle un regard curieux et pénétrant. Anne, plongée dans de pénibles pensées, s'aperçut enfin de l'examen dont elle était l'objet, et murmura, en répondant ainsi à la question muette de sa belle-mère :

—M. Auvray avait dîné avec nous le soir même où...

Elle ne put achever. Madame du Valmoët la regarda encore avec une certaine persistance, et Anne sentit un besoin ardent de lui confier ce qui s'était passé entre elle et Georges. Plus sérieuse qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, elle n'avait jamais eu d'amie très intime parmi les jeunes filles qui l'entouraient : une seule de ses compagnes de pension, éloignée d'elle par son mariage et aujourd'hui perdue de vue, avait jadis obtenu sa confiance, peut-être parce qu'elle était plus âgée qu'elle. Depuis, tous ses épanchements avaient été réservés pour madame de Douhaut, et maintenant, sa nature ouverte souffrait de ne plus s'abandonner à un cœur ami. Cependant, une seconde réflexion l'arrêta : la délicatesse lui permettrait-elle de révéler le secret du jeune homme et le fait dont il avait été l'objet ?

Madame du Valmoët ne lui fit aucune question, et Anne se retira bientôt dans sa chambre. Là, un sentiment fugitif, mais étrange, quelque chose comme un regret vint effleurer son cœur. Il lui eût paru doux, en ce moment d'épreuve, de pouvoir se confier à la tendresse vive et loyale qu'elle n'avait entrevue que pour la rejeter ; quelque bonne que semblât sa belle-mère, elle sentait qu'elle ne lui était point nécessaire, et elle éprouva une âpre sensation d'isolement.

Elle secoua la tête ; une vision rapide, mais brillante, était déjà venue effacer cette impression.

—J'ai la vie devant moi, murmura-t-elle ; si décolorée qu'elle me paraisse aujourd'hui, je puis trouver mon idéal...

VIII

L'été était maintenant dans toute sa splendeur ; les riches campagnes du Blésois se dorèrent sous les brûlants rayons du soleil, les touristes affluèrent au château, et des voitures sillonnaient sans cesse la Levée, se rendant à Chambord. Les amis de madame du Valmoët étaient presque tous partis pour la campagne, mais ils revenaient cependant fréquemment la voir, et la vie qu'on menait dans la vieille maison de la place était beaucoup moins monotone qu'Anne ne l'aurait imaginé.

Madame du Valmoët avait dit vrai en assurant que la situation qu'elle occupait dans cette société de province était bien au-dessus de sa fortune. Une grâce irrésistible, un tact parfait, une extrême distinction, une sûreté de commerce proverbiale, tel était sans doute le secret complexe de l'influence qu'elle exerçait autour d'elle. Elle inspirait des amitiés ardentes, et on la citait comme le type accompli de la femme. Son esprit et son cœur étaient-ils à la hauteur de l'enthousiasme qu'elle excitait ? Celui qui eût paru en douter eût été honni, et l'on subissait d'ailleurs le charme de sa personne d'une manière trop complète pour que l'on songeât à analyser ses paroles ou ses actes. Elle plaisait à tous les âges. Les personnes les plus

considérables de la ville fréquentaient avec empressement son salon ; parmi les touristes et les châtelains qui venaient passer la belle saison aux environs, il y avait des artistes, des écrivains, des hommes politiques qui, attirés par sa réputation, demandaient à lui être présentés, et déclaraient ensuite n'avoir jamais rencontré d'esprit qui s'adaptât mieux à tous les genres de conversation. Les jeunes gens étaient admirés chez elle sans que la dignité de sa vie en reçût la moindre atteinte, les vieillards se sentaient écoutés quand ils lui racontaient de longues histoires du passé...

Anne était trop enthousiaste pour ne pas subir le charme de cette nature. Ce qu'il y avait d'artistique dans les goûts de madame du Valmoët répondait à ses propres tendances, et en dépit d'une situation médiocre, bien différente de l'existence qu'elle avait menée chez M. de Douhaut, elle ne souffrait pas du changement matériel survenu dans ses habitudes, une certaine élégance suppléant au luxe dans les détails de la vie intime.

Elle jouissait d'une liberté absolue ; sa belle-mère lui exprimait parfois un désir, lui donnait un conseil ; mais cette direction affectueuse ne s'étendait point à l'emploi que faisait Anne de ses loisirs. Elle approuvait les études et les lectures par lesquelles la jeune fille essayait de distraire son chagrin, elle ne s'offensait pas de la voir chercher la solitude, et se montrait doucement satisfaite chaque fois que sa société était recherchée et goûtée. Très calme, très égale dans ses manières et dans l'expression de ses sentiments, elle ne témoignait point à sa belle-fille une tendresse exaltée, mais une affection tranquille, pleine de sollicitude.

Cependant, Anne s'imaginait qu'il y avait une barrière entre elles. Pourquoi madame du Valmoët ne répondait-elle par aucun épanchement, par aucune confiance personnelle aux confidences et aux épanchements dont elle-même était prodigue ? Elle s'en affligeait parfois.

—Suis-je trop jeune à vos yeux ? lui disait-elle. Le chagrin ne m'a-t-il pas assez mûrie ? Ou bien le souvenir de mes folles préventions d'enfant se glisse-t-il entre nous ? Je vous dis mes souffrances, mes rêves, chacune de mes pensées... Vous m'écoutez toujours avec une douce sympathie, mais votre cœur reste pour moi un livre fermé.

Madame du Valmoët sourit.

—Vous êtes une femme supérieure, Anne, répondit-elle, rêpétant sans le savoir les paroles d'Alix ; il y a en vous un monde d'idées et une activité intellectuelle excessive... Votre nature est enthousiaste ; tantôt vous formez des rêves brillants, tantôt vous vous laissez aller au découragement ; mais cette vivacité, cette ardeur, cette richesse même de pensées, vous croyez à tort la rencontrer chez les autres... Puis, comme toutes les personnes très jeunes, vous vivez beaucoup en vous-même ; moi, j'ai assez souffert pour chercher à me distraire de mes propres idées, et pour trouver un intérêt supérieur à celles d'autrui. Je sympathiserai toujours avec vous ; mais vous ne pouvez attendre qu'une femme de mon âge sente comme une jeune fille du vôtre.

Anne soupira, et de ce jour, une certaine curiosité se mêla à l'admiration que lui avait inspirée sa belle-mère. Parfois elle se demandait si son intelligence était vraiment remarquable, et cherchait à surprendre une pensée, une parole, marquée au coin d'un esprit d'élite. Puis elle se reprochait ce doute. Comment, avec des facultés médiocres, eût-elle séduit tous ceux qui l'approchaient ?

Une grande partie des journées de madame du Valmoët se passait chez sa vieille parente. Anne était fréquemment admise dans la chambre de madame Humbert, qui l'avait prise en affection, et elle pouvait constater tout ce qu'ont parfois de pénible les fonctions de garde-malade.

Madame Humbert était une femme du monde qui était longtemps restée jeune, et qui n'avait su se résigner ni à la vieillesse, ni aux infirmités qu'elle entraîne. Elle déversait sur ceux qui l'entouraient toute l'amertume de ses regrets, et ce n'était qu'à prix d'argent qu'elle retenait auprès d'elle ses domestiques, las de son humeur maussade. Une seule servante semblait lui avoir voué une sorte d'attachement ou l'habitude se mêlait à d'autres sentiments plus intéressés ; c'était une femme de charge qui la servait depuis de longues années, et qui avait sur elle une influence absolue, en dépit des boutades dont elle était elle-même la victime. Or, cette femme, qu'on nommait Catherine, témoignait à madame du Valmoët une inexplicable antipathie, que celle-ci, d'ailleurs, supportait avec une patience inaltérable.

On comprend quelles difficultés peut susciter une servante favorite à une personne qu'elle n'aime point, et qu'une proche parenté lie à sa maîtresse. Catherine allait jusqu'aux allusions blessantes ; et lorsque, après elle, madame Humbert lançait à sa cousine quelque trait satirique sur ses expériences d'héritage, Anne se sentait révoltée, et devinait, aux larmes silencieuses de sa belle-mère, que l'injure ne la trouvait pas insensible.

Toutefois, madame Humbert montrait en général à la jeune femme une certaine affection, qui, à la vérité, se traduisait par de grandes exigences et un besoin égoïste de sa présence. Comme tout le monde, elle subissait le charme de ses manières pour ainsi dire harmonieuses, et personne n'était d'ailleurs plus propre que madame du Valmoët à habiter une chambre d'infirmité ; ses mains adroites arrangeaient les oreillers d'une façon ingénieuse, préparaient sans bruit les remèdes, et l'expérience qu'elle avait des maladies rendait ses soins aussi éclairés qu'agréables.

Madame du Valmoët se réservait en général les soirées ; ses amis venaient la voir, et Anne, qui s'était d'abord tenue à l'écart de ces réunions, se laissa peu à peu entraîner à y prendre part, et y trouva bientôt une diversion en rapport avec ses goûts : dans la jeunesse, le chagrin bouleverse momentanément l'âme, mais n'y laisse pas une empreinte ineffaçable, et s'il projette une ombre lugubre et douloureuse, il ne transforme pas les tendances, et ne flétrit point la faculté de jouir.

D'abord, Anne redoutait la présence de Georges Auvray, qui était un des habitués du salon de sa belle-mère. Il y avait sur le visage du jeune homme une sorte de résolution, remplaçant son air d'insouciance gâté. Dénouait-elle l'effort qu'il faisait pour oublier ses projets d'avenir, ou bien était-elle l'indice d'une patience invulnérable, et espérait-il conquérir le cœur qui s'était refusé à lui ?

Anne ne l'avait pas reçu sans une espèce de trouble, presque de remords. Dans la lettre d'adieu qu'Alix lui avait écrite, il y avait cette parole, qui se représentait souvent à son esprit : « Que l'ambition n'étouffe point en vous la jeunesse, qu'elle n'altère pas le sens vrai du rôle d'une femme ; si vous rencontrez sur votre route un cœur loyal et aimant, capable de vous guider et de vous rendre meilleure, accueillez son hommage de préférence à celui de l'homme qui place son but en dehors du foyer et qui ne rêve que la gloire. »

Cependant, Anne ne pouvait renoncer à ce rêve brillant qui lui montrait, étroitement unis, le bonheur et la renommée, le cœur et le génie. Aussi ne fut-elle rassurée qu'en constatant la réserve de Georges, réserve qu'elle attribua, non peut-être sans un dépit inavoué (la nature féminine offre tant de contradictions) à l'abandon complet de ses espérances.

Libre de toute crainte, elle l'observa avec plus d'attention, et fut presque étonnée des qualités qu'il révélait une à une et sans y songer. En présence de la jeune fille, soit embarrassé, soit souffrance, il ne prenait pas une part très active à l'entretien ; mais lorsqu'elle ne semblait pas l'écouter, il montrait une sûreté de jugement et un sens pratique qui s'alliaient avec un sentiment élevé de la poésie et une chaleur enthousiaste toute juvénile.

Qui sait ? L'amour frappe rarement comme la foudre, à l'improviste ; quoi qu'on en ait dit, il s'insinue le plus souvent sous les voiles d'une sympathie toujours croissante, et même sous le charme de l'habitude. Anne fût peut-être arrivée à aimer Georges : ce qu'il y avait de meilleur et de plus jeune en elle eût peut-être vibré à l'unisson de ce cœur dévoué et honnête, si une nouvelle image ne se fût interposée entre eux, absorbant dans son rayonnement toute l'attention, tout l'intérêt, toutes les sympathies de la jeune fille.

IX

Ce fut lors d'une excursion à Chambord.

Madame du Valmoët, retenue près de sa cousine, avait confié Anne à quelques amis, et tout semblait se réunir pour rendre la promenade plus attrayante, un soleil splendide, une brise légère tempérant la chaleur de juillet, et une société aimable et gaie, connaissant parfaitement toutes les particularités du pays, et pouvant nommer chacun des villages et des châteaux qu'on aperçoit sur la route.

Anne était trop profondément sensible aux beautés tranquilles d'un jour d'été pour ne point goûter ce que cette excursion offrait d'agréable. La contrée lui paraissait plus riche que pittoresque, mais cet aspect, un peu monotone dans son opulence, mettait dans son esprit quelque chose de doux et de reposé. On suivait la Levée ; à gauche, la Loire coulait, large et majestueuse, bordée de châteaux et de parcs aux ombrages épais ; à droite, la campagne s'étendait à perte de vue, sans accidents de terrain, et couverte de moissons dorées parmi lesquelles les bluets et les coquelicots, semés à profusion, faisaient éclater leurs vives couleurs. Ça et là, un bouquet d'arbres, une prairie, une ligne de peupliers, ou l'un de ces jolis villages enclavés dans les murailles ou les grilles du parc... Un peu plus tard, on s'engagea dans une route sinueuse, serpentant entre les blés ; enfin, l'on pénétra dans l'enceinte même de Chambord, et si peu majestueuse que soit la forêt, qui compte plus de taillis que d'arbres de haute futaie, Anne trouva cette partie de la route agréable et riante, le château servant de perspective à la large et verdoyante allée.

Quelle impatience qu'éprouvait la jeune fille de pénétrer dans le splendide monument, on convint de déjeuner d'abord dans une des auberges situées sur la pelouse, presque sous les murs du château ; et malgré la mélancolie qu'Anne sentait au fond de son cœur, l'entrain de ses compagnons, et aussi la beauté du site, agirent agréablement sur son esprit et la disposèrent à jouir pleinement de ce qu'elle allait voir.

Une heure après, toute la petite société était rassemblée dans la cour du château, attendant le concierge qui devait remplir l'office de cicérone, et contemplant plus ou moins distraitement (presque tout le monde connaissait Chambord), l'architecture fastueuse qui s'offrait aux regards.

Un peu à l'écart, plusieurs autres personnes attendaient aussi l'arrivée du concierge. Parmi ces étrangers, mais ne semblant faire partie d'aucun groupe, Anne remarqua un homme bien fait, assurément, pour attirer l'attention des observateurs. Il paraissait avoir atteint l'âge mûr, si l'on regardait ses cheveux blanchis aux tempes et les rides légères tracées sur son front et au coin de ses lèvres ; mais sur ses traits irréguliers, bien qu'agréables, et dans ses yeux noirs et pénétrants, il y avait une flamme de jeunesse ou d'enthousiasme, et ce quelque chose d'inexprimable qui distingue les esprits supérieurs.

Anne le regardait involontairement, intéressée, presque fascinée par la mélancolie ardente empreinte sur cette physionomie. A ce moment, le gardien du château arrivait, un troussseau de clefs à la main, et la visite du vieux monument commença par cet escalier à rampes superposées, unique dans son genre, et si élégant, qui conduit à la lanterne.

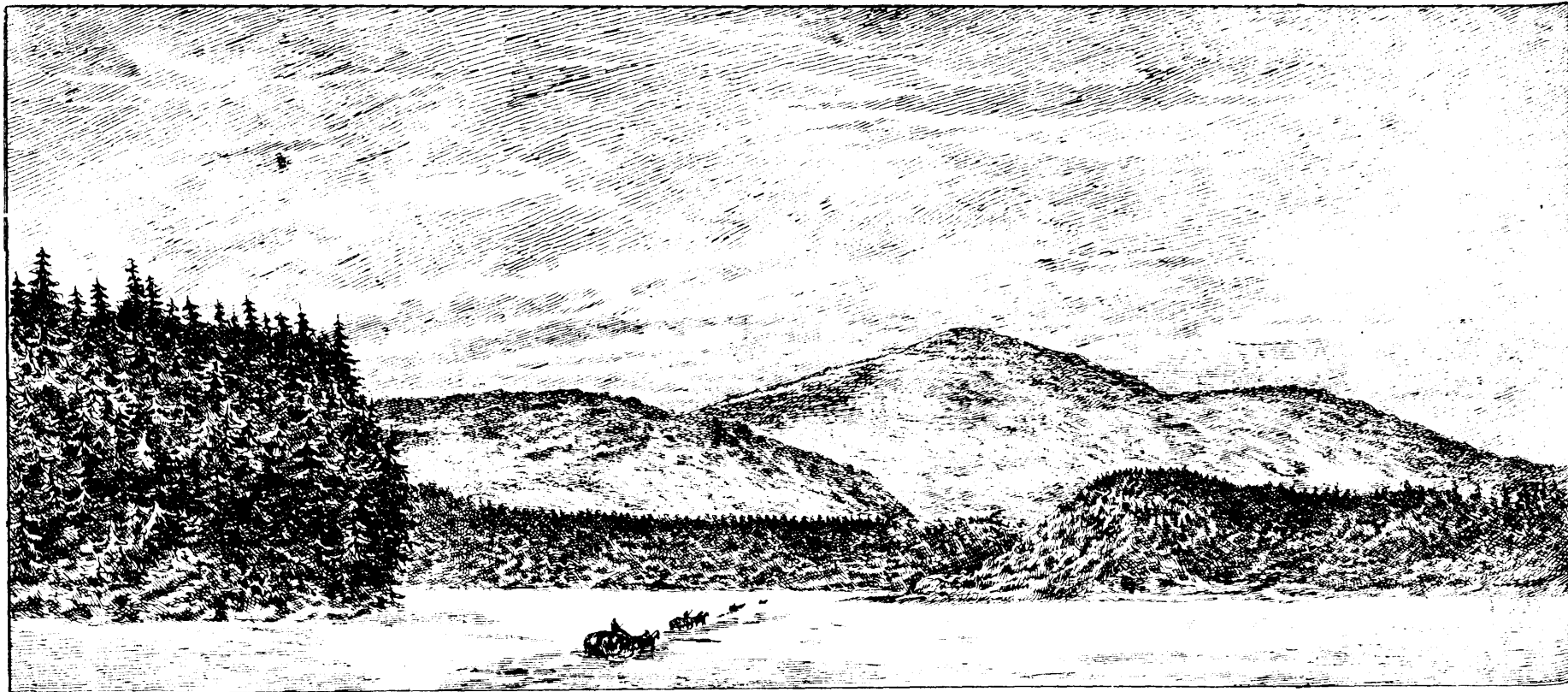
(La suite au prochain numéro.)

Quand une maîtresse de maison se prépare à faire nettoyer sa maison, le printemps, elle ne doit pas oublier que les petits êtres qui lui sont si chers ont aussi besoin d'avoir le sang purifié, et prévenir ainsi toutes maladies ; il n'y a rien de tel que les Amers de Houblon pour purifier le sang.—*Concord Patriot.*

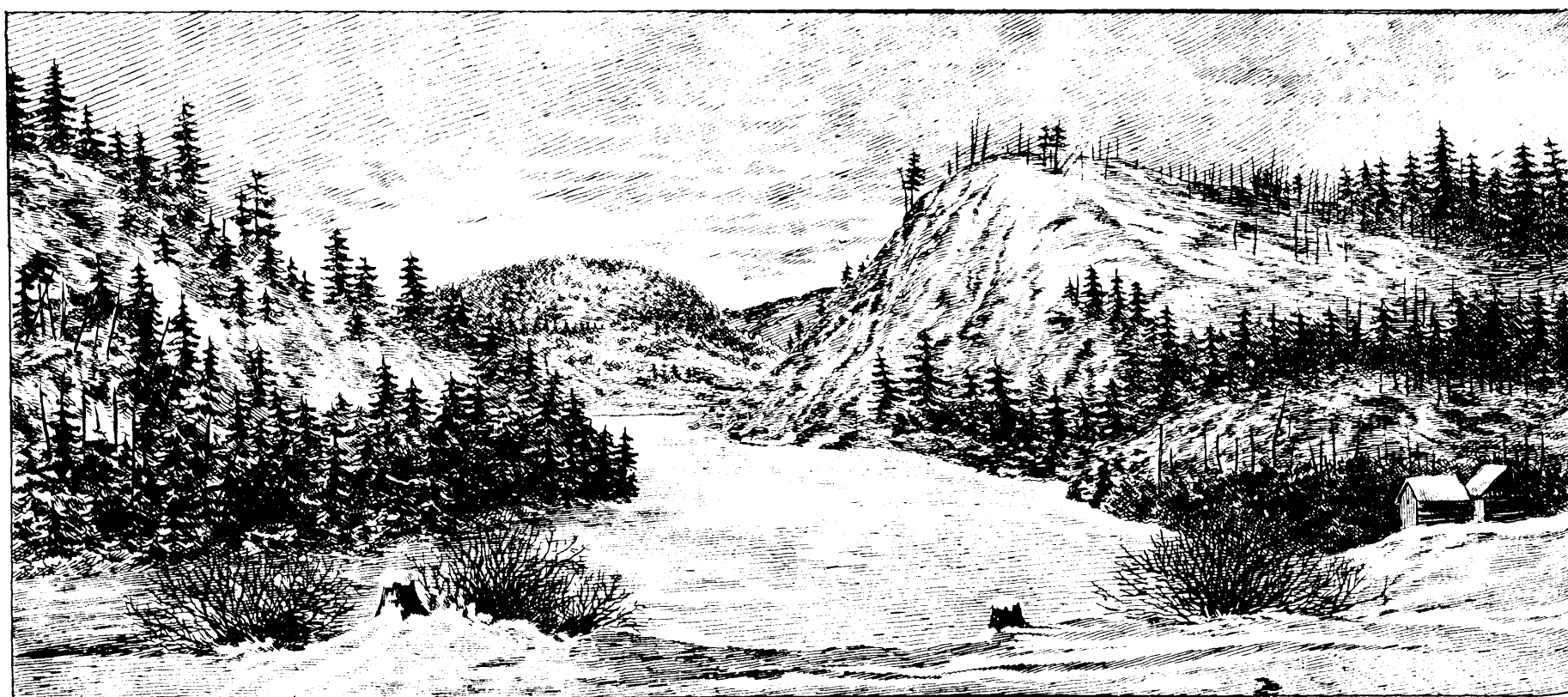
Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

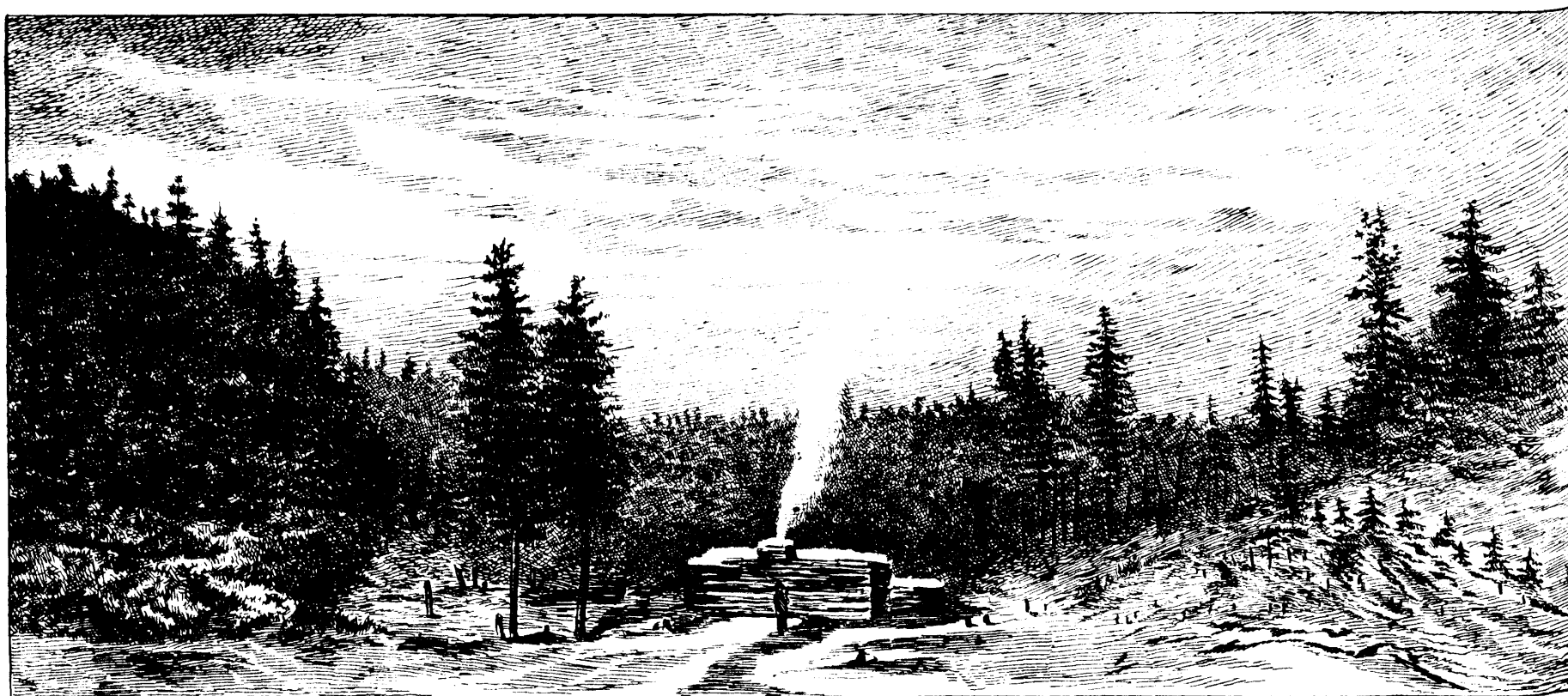
Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



MONTAGNE ET LAC DU PORC-ÉPIC—VUE PRISE SUR LA RIVIÈRE COULONGE, A 200 MILLES D'OTTAWA



VUE SUR LA RIVIÈRE COULONGE, À 9 MILLES DE SON EMBOUCHURE



MAISON D'HIVER DE NOUI ICIPAIATIK, MÉTIS ALGONQUIN.

ROUTE SUIVIE PAR UN MISSIONNAIRE DANS LES CHANTIERS.—CROQUIS PAR LE REV. C. A. W. PARADIS.

NOS GRAVURES

Metz:

Cette belle et grande ville rappelle les désastres de la France en 1870. Elle rappelle surtout Bazaine, qui capitula lâchement, ayant à sa disposition une armée considérable qui ne demandait qu'à lutter jusqu'à la dernière goutte de sang.

Vue sur la rivière Coulonge,

à 9 milles de son embouchure

C'est à cet endroit que se trouvent les plus hautes montagnes qui bordent cette grande rivière. Ces pics, autrefois couverts de pins séculaires, n'offrent plus aujourd'hui au regard que des rochers arides, où se dressent encore quelques restes de nos majestueuses forêts; mais ce ne sont guère que des troncs desséchés par les ravages de la cognée et des incendies.

Maison d'hiver de Noui Icipaiatik,

Métis Algonquin

Cette cabane se trouve située sur les bords du lac Porc-Épic (rivière Coulonge), à 200 milles au N.-O. d'Ottawa. Il y a à cet endroit trois familles de sauvages Algonquins, occupées à la chasse de l'orignal, du castor, de la loutre, etc. La chasse de l'orignal y est très bonne cette année; quelquefois, on en a tué jusqu'à quatre dans un seul jour. M. Noui Icipaiatik a bien voulu me régaler, à mon passage, d'un magnifique rôti de castor. Je vous assure que ce plat ne serait pas à dédaigner même dans nos grandes villes.

Montagne et lac du Porc-Épic,

Vue prise sur la rivière Coulonge, à 200 milles d'Ottawa

Cette vue a été prise de la cabane de Noui Icipaiatik. Les voitures qui traversent le lac sur la glace ont des charges de foin et des provisions pour les chantiers de MM. Perley et McLaughlin. Il en coûte cher pour monter ces charges. Je crois qu'une tonne de foin, qui se vend \$10 au Fort Coulonge, sur l'Ottawa, en vaut \$40 rendue à sa destination. Pour n'être pas obligé d'encourir de telles dépenses, M. McLaughlin est résolu à ne pas faire de chantier dans le haut de la Coulonge avant d'y avoir établi une ferme capable de subvenir à tous les besoins, ce qui prendra, paraît-il, encore quatre ou cinq ans. Les chantiers McLaughlin sont les plus éloignés que nous ayons visités; ils sont à 250 milles N.-O. d'Ottawa. Pendant que dans cette ville il y avait au plus six pouces de neige, dans le haut de la Coulonge il y en avait cinq pieds.

AVIS

M. Edouard Dorion, autrefois agent de *L'Opinion Publique*, va parcourir Montréal pour prendre des nouveaux abonnés et solliciter des annonces dans les maisons de commerce. M. Dorion est autorisé à collecter, à donner des reçus au nom de l'administration. *L'Opinion Publique*, depuis quelques mois, a subi de grandes améliorations sous tous rapports. Les articles sont écrits par des littérateurs de choix. Les illustrations sont prises dans les premiers journaux illustrés d'Europe. Notre feuille est imprimée sur un beau papier fort. La partie typographique ne laisse rien à désirer. L'administration ne néglige rien pour mériter de ses abonnés. Elle ne recule devant aucune dépense à faire. Aussi espère-t-elle que M. Dorion sera bien reçu partout où il se présentera.

L'ADMINISTRATION.

CHOSSES ET AUTRES

Diphthérie.—Nous trouvons dans *l'Union Médicale du Canada*, le traitement qui suit pour la diphthérie:

“ Renfermer le malade atteint de diphthérie dans une chambre bien close, remplie de vapeur de soufre, l'y laisser respirer autant que ses forces le lui permettront. Continuer l'humidité de l'atmosphère de la chambre pendant au moins dix heures.

“ Insufflation dans l'arrière-gorge d'une poudre composée de “ soufre, trois parties; chlorate de potasse, deux parties; nitrate de potasse, une partie.” Répétition de cette insufflation toutes les heures, suivie dix minutes après d'un gargarisme concentré au chlorate de potasse.

“ S'il y a épaissement des fausses membranes, les cautériser avec une solution concentrée au nitrate d'argent.

“ Enlever les lambeaux de fausses membranes au fur et à mesure de leur décollement; mais sans tiraillements afin de ne pas amener de sang.

“ Insufflation de la poudre composée comme ci-haut

sur les parties dégagées des fausses membranes; continuer à cautériser les parties adhérentes des fausses membranes jusqu'à leur détachement complet. Cette cautérisation pourra être répétée deux ou trois fois par jour. Puis continuer les insufflations et les gargarismes.

“ Soutenir les forces par les bouillons, le cognac ou quelque préparation contenant de l'extrait de bouff, du fer et du vin.

“ La nouvelle apparition ou formation de fausses membranes sera empêchée par ce traitement en y ajoutant l'administration, toutes les six heures, d'une cuillerée à dessert de la solution suivante:

R. Pot. chlorat.....	3 ii
Sodæ carb.....	3 iss
Aq. font.....	3 vi
Syrup.....	3 ii

“ Le nasonnement de la voix sera traité par des injections au chl. pot. par les narines et les dragées au chl. de potasse.

“ La paralysie diphthérique des membres inférieurs cédera après trois ou quatre semaines aux bains de pieds, frictions avec liniment ammoniacal, frictions sèches, électricité.

“ Tel est le traitement que je fais suivre à mes malades atteints de diphthérie.

“ Plus de quinze cas, soumis à cette stricte médication, ont été guéris radicalement.

“ Je le communique à la profession médicale, demandant à tous une application fidèle de ses plus petits détails, convaincu que je suis qu'ils en retireront d'immenses avantages.

“ A ce sujet, j'appuierai sur l'enlèvement des fausses membranes qui, cautérisées, se décollent facilement. Le décollement et l'enlèvement des fausses membranes est certainement le moyen le plus préventif de l'empoisonnement et nous devons nous en servir avec activité.”

Hull, novembre 1881

DR JOSEPH BEAUDIN.

Un navire unique en son genre et qui a reçu le nom d'*Océanie*, vient d'être imaginé par un ingénieur de New-York. C'est une espèce de vélocipède marin sur trois roues, la coque du bâtiment ne devant pas toucher l'eau. Le point caractéristique de l'invention est que le support du navire, la partie flottante et les propulseurs ne font qu'un.

Le vaisseau flotte sur trois sphères en acier, situées une à l'avant et deux à l'arrière. Chacune de ces sphères est pourvue de frettes ou palettes qui entourent presque toute la circonférence de la sphère et servent d'aubes. Les sphères sont disposées de telle sorte qu'elles peuvent être manœuvrées en arrière ou en avant, ou l'une en arrière et les autres en avant simultanément, ce qui permet de faire tourner le bâtiment entièrement “ dans sa propre eau,” comme disent les marins.

Avec une facilité d'évolution si parfaite, un gouvernail n'est pas nécessaire. Les œuvres supérieures de l'*Océanie* reposent sur des sphères et sont aussi légères que solides. Il y a trois ponts: les salons et les cabines se trouvent en arrière entre les roues sur le second et le troisième pont. La longueur du bâtiment est de 200 pieds, et chacune des sphères mesure 60 pieds de diamètre.

L'inventeur prétend que son navire sera tout à la fois confortable et insubmersible, et qu'il atteindra une vitesse telle qu'il dépassera facilement les paquebots à vapeur les plus rapides; il pourra effectuer la traversée de New-York à Liverpool en moins de six jours.

NOUVELLES DIVERSES

Un grand incendie a éclaté lundi à Winnipeg. On porte les pertes à \$100,000.

M. Louis Taché, avocat, doit s'embarquer la semaine prochaine pour un voyage en Terre-Sainte.

On dit que le gouvernement a l'intention d'éclairer le canal Lachine et le canal Welland au moyen de la lumière électrique.

Les bureaux principaux de la compagnie du Pacifique Canadien seront transportés d'Ottawa à Montréal dans quelques jours.

Un espion prussien a été arrêté, il y a quelques jours, à Lyon (France). On a trouvé en sa possession des cartes et des plans de différentes forteresses.

Trois cents baleines ont été chassées par une tempête dans un port des îles Shetland, situées entre l'Ecosse et la Norvège, et ont été capturées sans coup férir.

Le jury, dans l'affaire de Charles Albert Smith, accusé du meurtre de Hayes, à Montréal, a rendu un verdict d'*homicide* après deux heures de délibération. Le prisonnier a été condamné à vingt ans de pénitencier.

Sir A. T. Galt, dit le *Globe*, commissaire du gouvernement canadien, est parti de Londres pour Paris afin

de reprendre, par l'entremise de lord Lyons, ambassadeur anglais à Paris, les négociations au sujet d'une convention entre le Canada, la France et l'Angleterre.

La croyance d'un acteur célèbre.—M. Tony Pastor, le célèbre acteur de New-York, après avoir été guéri par l'*Huile de St. Jacob*, ce grand remède allemand, contribua beaucoup à le faire essayer par ses amis.

Les actions prises sur le chemin de fer du Pacifique Canadien par les cinq grandes nations du monde se répartissent comme suit: Canada, \$2,600,000; États-Unis, \$1,500,000; Angleterre, \$1,132,000; France, \$580,000; Allemagne, \$122,000.

Les officiers du revenu ont saisi, dans la manufacture de M. Abrahams, rue Saint-Paul, Montréal, une grande quantité de boîtes de cigares portant des timbres que l'on suppose avoir été forgés. On dit que les cigares saisis valent de \$3,000 à \$5,000.

Les ouvriers, au commencement du printemps, avant de reprendre les travaux, devraient se purger afin de jouir d'une bonne santé tout l'été, et pour cela, ils doivent faire usage des Amers de Houblon et les recommander à leurs familles.—*Burlington Hawkeye*.

Une femme de Québec, du nom de Gagnon, et âgée de quatre-vingt-un an, est morte subitement la semaine dernière, en apprenant la nouvelle que sa fille, religieuse au couvent des Ursulines, était dangereusement malade. La pauvre mère crut que sa fille était morte et qu'on voulait le lui cacher.

M. Louis Trudel, après une absence de onze mois, vient de nous arriver. M. Trudel a fait le tour du monde; il serait à désirer que ce monsieur, dont les lettres ont été lues avec tant d'intérêt, nous fit quelque'un de ces jours, sous forme de causerie, le récit détaillé de son voyage.

Une action a été intentée par la banque du Peuple contre l'Union-Sucrière pour un montant de \$20,000. MM. Geoffrion et Cie. sont les avocats de la banque. On dit, à ce propos, que les propriétés de l'Union seront vendues par le Shérif et achetées par un syndicat composé de capitalistes Canadiens-Français, qui continueront l'entreprise en y souscrivant un plus fort montant afin d'en assurer le succès.

UNION SAINT-JOSEPH.—Cette belle et florissante société chômera sa fête patronale samedi prochain, le 18, par une procession dans les principales rues de cette ville et une messe solennelle à l'église St-Jacques. Le soir, il y aura une soirée dramatique et musicale au Théâtre-Royal, avec le concours des amateurs du cercle Jacques-Cartier, qui joueront l'intéressant drame en 5 actes: *La Prière des Naufragés*. Les deux corps de la Cité et l'Harmonie de Montréal joueront dans les entr'actes. Cette soirée promet beaucoup, et nous espérons qu'il y aura foule, vu surtout son but charitable, qui est en faveur des orphelins soutenus par l'Union Saint-Joseph.

Le révérend Père Scullion, de la Congrégation des Oblats, arrivait, vendredi de la semaine dernière, à Montréal, en compagnie d'un jeune sauvage du diocèse de Saint-Albert, dans le territoire du Nord-Ouest. Ce jeune homme, qui n'avait jamais laissé ses prairies et ses lacs, ne peut se rendre compte des choses extraordinaires qu'il rencontre ici. Le révérend Père a laissé Saint-Albert le 12 de janvier dernier. Après une marche à la raquette de quatre semaines, ils arrivèrent à la ligne du chemin de fer du Pacifique Américain, où ils prirent un train qui les transporta jusqu'ici. Il y avait vingt ans que ce missionnaire n'avait pas vu Montréal.

VICTOR HUGO ET LES NIHILISTES.—On vient de publier une lettre à sensation de Victor Hugo, dans laquelle le poète français proteste contre les sentences prononcées contre les nihilistes à Saint-Petersbourg, et implore le gouvernement russe de pardonner aux dix infortunés qui attendent maintenant la mort dans leurs cachots. On remarque dans cette lettre le paragraphe suivant: “ Qui a assisté au procès? Personne! Quoi! Pas de public? Non, pas de public! Qui a rapporté les procédés? Personne. Et les accusés? Les accusés n'étaient pas présents. Mais qui a plaidé alors? Personne ne le sait. Et les avocats? Il n'y avait point d'avocats. Sur quel code les accusations reposaient-elles? Sur quelle loi? Sur aucune.”

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BERNI GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie et de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



AVIS AUX ENTREPRENEURS

On recevra à ce bureau, jusqu'à MARDI, le 21e jour de MARS courant, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription "Soumission pour les "Passages aux Voitures," Entrepôt de Vérification, Montréal," pour la reconstruction des "Passages" ci-dessus, d'après les plans et devis que l'on pourra voir au bureau de James Nelson, architecte, Montréal.

Les soumissions aires sont avertis que l'on ne prendra leur soumission en considération qu'en autant qu'elles seront faites sur les formulés imprimés, fournis par le Ministère, que les blancs seront convenablement remplis et qu'elles seront signées par les soumissionnaires eux-mêmes.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq par cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire. Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 9 mars 1882.



CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, par éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

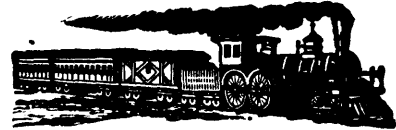
Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales. Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.

Advertisement for HOP BITTERS featuring an image of the bottle and text describing its benefits for various ailments like indigestion and weakness.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R.L. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

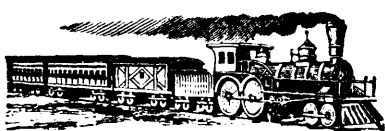
CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882, Les trains partiront comme suit:

Table with columns for MIXTE, MALLÉ, EXPRESS and rows for various train routes like Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivé à Ottawa, etc.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Hiver-1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns for departure times and destinations like Part de Pointe Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, etc.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St-Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Montréal, N. B. 15 nov. 1881 -52 f.

BULLETTIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal MARS 1882

Distribué. DÉPÊCHES. Fermées. A. M. P. M. Ontario et Etats de l'Ouest.

Table listing mail services to Ontario and the West, including routes to Ottawa, Québec, and various provincial centers.

Dépêches Locales.

Table listing local mail services to various locations like Valleyfield, Boucherville, and other regional centers.

Etats-Unis.

Table listing mail services to the United States, including routes to Boston, New York, and other major cities.

Grande-Bretagne.

Table listing mail services to Great Britain, including routes to London and other European destinations.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

Advertisement for 70 CARTES DE VISITES featuring various designs and prices.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

FATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité. Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en arti les argentés. Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMA'S ET 887

Vendue chez tous les Epiciers respectables